

LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES
CAHIER N°12

MAXIME
ALEXANDRE
Sans feu ni lieu



LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES
CAHIER N°12

MAXIME
ALEXANDRE
Sans feu ni lieu

Dossier réalisé par
Bernard BACH

Réédition numérique en ligne, 2013

*Jamais je ne m'arrête
Ni ici ni ailleurs;
Par beau ou mauvais temps
Je marche incessamment.*

« Le Juif errant »

Cet ouvrage, édité par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'académie de Strasbourg, à la demande de la Mission Académique aux Enseignements Régionaux et Internationaux de l'académie de Strasbourg, a bénéficié du concours financier des Conseils Généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et du Conseil Régional d'Alsace.



Directeur de publication : Yves SCHNEIDER
Coordination éditoriale : Jacques SPEYSER
Infographies, mise en pages et adaptation numérique : Agnès GOESEL

En couverture, Maxime Alexandre, photographie de Man Ray, 1928

© CENTRE RÉGIONAL DE DOCUMENTATION
PÉDAGOGIQUE DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG

ISSN : 0763-8604

ISBN : 978-2-86636-431-1

(ISBN : 2-86636-123-7, 1989)

Dépôt légal : octobre 2013



Tous nos remerciements vont à
Madame Berthe Alexandre
qui a bien voulu nous autoriser à publier,
à titre gracieux, les extraits des œuvres
de Maxime Alexandre et qui a mis à notre
disposition les photographies reproduites
dans ce cahier.

INTRODUCTION

En 1975, un an avant sa mort, Maxime Alexandre notait dans son Journal (p. 248) : « Je me paye le luxe royal d'être inconnu ». N'est-ce pas là la rançon de la liberté exigeante qu'il n'a cessé de manifester envers les catégories restrictives de toutes sortes ? Juif, Alsacien, surréaliste, communiste, catholique... la vie et l'œuvre de Maxime Alexandre défient les classements, elles dérangent. Si nous lui consacrons un cahier dans la série « Langue et culture régionales », ce n'est pas pour l'enfermer dans une catégorie mais c'est parce que sa vie comme son œuvre littéraire bilingue constituent un témoignage exceptionnel sur le drame alsacien qui s'est joué dans la première moitié du XX^e siècle.

En conclusion d'un article sur la littérature alsacienne (*Histoire des littératures, Pléiade*, tome 3, p. 1553), Maxime Alexandre évoque son propre destin en ces termes : « Pour effleurer un problème social ou moral plutôt que littéraire, il convient sans le nommer, de faire au moins une allusion à un Alsacien poète de langue allemande, écrivain français, victime de ce que l'on appelait en 1918, sans regret apparent, « la génération sacrifiée ». Allant de l'allemand, sa langue maternelle, au français, langue apprise, déchiré par les problèmes de son temps, participant d'abord à un mouvement littéraire d'avant-garde, puis retournant à l'isolement du poète maudit, lui reste-t-il une chance de dominer son sort fait de contradictions ? ».

C'est ce « sort fait de contradictions » qui intéressera plus particulièrement les élèves inscrits en « Langue et culture régionales ».

Le plan du recueil s'organise autour de trois pôles : l'enfance en Alsace, l'expérience du surréalisme, l'errance. Nous avons accordé la priorité aux textes et limité les éléments de biographie. Les informations succinctes qui situent les extraits dans le contexte général préparent à l'exploitation. Près de la moitié des textes est accompagnée de pistes de recherche diversifiées ; elles ne prétendent pas épuiser le texte mais sont conçues simplement comme une aide méthodologique.

Une bibliographie sélective aidera à poursuivre et approfondir la recherche.

I. Certes, pour un écrivain né en Alsace

Maxime Alexandre est né le 24 janvier 1899 à Wolfisheim près de Strasbourg; il est issu d'une famille alsacienne, bourgeoise, de religion juive. Si l'auteur se plaît à rappeler que «le lieu de sa naissance est un carrefour, carrefour de civilisations, de langues, de religions», cette double appartenance n'en prend pas moins, pour lui, l'allure d'un double héritage de malheurs historiques.

La Première Guerre mondiale brise définitivement l'enfance de ce garçon sensible et rêveur. Le retour de l'Alsace à la France oblige l'adolescent à changer de langue. Victime de «la génération sacrifiée», déchiré par les problèmes de son temps, déraciné, le poète luttera sa vie durant pour tenter de dominer «son sort fait de contradictions».

À soixante ans passés, il se souvient, non sans amertume, de son infortune: «Certes, pour un écrivain né en Alsace au début de ce siècle il y a un problème de langue, si bien que ce problème n'a cessé de compliquer et d'alourdir mon existence depuis mes quinze ans.»

Dans de multiples textes, Maxime Alexandre est revenu sur ce problème central.

1. _____

Je suis né en Alsace, sous le règne de Guillaume II roi de Prusse empereur d'Allemagne, à Wolfisheim, village des environs de Strasbourg. Le 31 juillet 1914, à quinze ans, jeté hors de la voie que j'aurais dû normalement suivre, autant dire: jeté hors du droit chemin, j'ai perdu mon enfance, la maison familiale et sa chaleur protectrice et, du même coup, il m'a fallu, à partir de ce jour, désapprendre la langue dans laquelle j'avais commencé à fixer des sentiments, à réfléchir à connaître le monde et à rêver.

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 8-9*

2. _____

Il restait un problème où personne au monde ne pouvait m'aider ni me conseiller. Je ne disposais pas de mots pour m'exprimer. Ce que j'avais depuis longtemps redouté était arrivé: je maniais de moins en moins bien l'allemand, sans faire de vrais progrès en français. Du reste, très souvent, aujourd'hui encore lorsque je suis étendu, après le sommeil, en général en plein jour, avant d'ouvrir les yeux, je vois devant moi une page ou quelques lignes imprimées en caractères gothiques. Je m'efforce de les lire, mais malgré tous mes efforts n'y parviens jamais. Précisons qu'il n'existe plus guère de livres allemands imprimés en gothique. Réminiscence, faut-il admettre, de mes premières lectures? Je n'en sais rien. Chercher ses mots, pour le bilingue – encore que le terme soit impropre pour nommer quelqu'un qui ne possède aucune des deux langues – c'est chercher ses *maux*. Mon vocabulaire s'est formé au cours de mon enfance, en allemand et il est resté tel quel dans mon imagination. Au surplus, il ne m'appartient pas en propre, je ne l'ai pas formé moi-même. Ceux qui sont venus avant moi lui ont donné un contenu. Tout l'essentiel

me manque: diminutifs d'affection pour l'enfant au berceau, bouts de chansons appris à l'école maternelle, noms des animaux, des arbres, des fleurs... Traduire cela de l'allemand? Si je remplaçais par exemple une comptine allemande par une comptine française, même toute proche, je ferais de la littérature pure et simple. Mon rapport avec le vocabulaire est comme une convoitise que je n'arriverais à satisfaire qu'en en changeant l'objet...

pp. 36-37

3.

Je n'avais pas fini de me débattre avec le bilinguisme, problème aussi pénible que le mot qui le définit. À quatre ou cinq ans, je suis entré à l'école maternelle tenue par une imposante et douce Prussienne. Amoureux de celle qui m'enseigne l'a b c allemand, comment n'aurais-je pas été séduit par l'a b c lui-même? Objets, paysages, hommes, animaux, plantes se sont logés dans mon esprit et dans mon cœur par l'intermédiaire des mots que j'apprenais de la bouche de ma belle maîtresse. Dans ces conditions, le pays fantasmagorique où l'enfant joue, danse et rêve, ne s'appela pas jardin, mais *Garten*, de même que mon incomparable institutrice s'appela *Fräulein*, et non mademoiselle. À l'occasion de la première fête de Noël dans son école, elle me confia le rôle du Père Noël, que je n'eus aucune peine à retenir, les paroles du texte me paraissant une déclaration d'amour. Elle nous apprit ensuite une petite chanson sur le romarin :

*Statt Röslein brach sie Rosmarien:
Das nimm du, mein Getreuer, hin!
Lieg bei dir unler Linden,
Mein Totenkränzlein schön.*

(Au lieu de roses elle cueillit du romarin; veuille, fidèle amant le recevoir en gage de ma part! Que la jolie petite couronne de mort que je t'ai tressée reste posée près de toi.)

Le mot romarin, venant du latin et signifiant *rose marine*, est devenu en allemand, par une interprétation populaire très libre (ou erronée comme en bien d'autres cas), *Rosmarien*, c'est-à-dire rose de Marie. Ce romarin, différent du romarin français, éveilla en moi toute une série d'associations... les roses blanches du jardin d'une de nos voisines, et le jardin lui-même, le sourire d'une petite fille que j'y voyais jouer, puis les roses rouges aperçues un jour dans un cimetière, aussi bien que les joues roses d'une jeune paysanne chargée de me conduire en classe, et enfin, allégorie de l'été, une majestueuse blonde (prussienne?), dont le profil se détachait du ciel au soleil couchant. Si j'avais appris la chanson française du roman, le mot évoquerait pour moi un certain « rossignol se posant sur ma main », pour me « dire trois mots en latin ». Qu'aurait fait mon imagination de ce « rossignol » ainsi que de ces « messieurs qui ne valent rien », ou des « garçons qui valent encore bien moins »? Toujours est-il qu'elle n'aurait soulevé en moi ni les mêmes images, ni les mêmes sensations, ni les mêmes pensées que la version allemande.

Je me suis familiarisé avec les fleurs grâce à leurs noms allemands, trahissant à la fois leur origine, leur histoire, leur forme, leur parfum et les sentiments qu'elles ont inspirés: *Augentrost*, *Goldrute*, *Frauenschuh*, *Labkraut*. En les mettant en français: consolation des yeux, baguette d'or, soulier de femme, herbe rafraîchissante aurai-je réussi à vous les faire voir, toucher et sentir? (Dans certains cas, exceptionnels, le français est aussi concret que l'allemand – je songe à la *belle de jour*, la *belle de nuit*.)

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 141-143*

Maxime Alexandre passe la plus grande partie de la guerre en Suisse; il se lie avec René Schickelé¹ et Hans Arp², fréquente le groupe des intellectuels pacifistes autour de Romain Rolland³, est en contact avec le groupe des dadaïstes⁴ (Tristan Tzara, Hugo Bali). Il s'enthousiasme pour la révolution russe.

La guerre terminée, il rentre en Alsace. Mais grande est sa déception car «le jardin, décor permanent de son enfance, a perdu son pouvoir magique».

À Strasbourg, l'étudiant en lettres mène une vie de bohème qui le laisse profondément insatisfait. L'isolement strasbourgeois lui est insupportable.

4.

Strasbourg, je dois le préciser, est une ville où l'on aime s'amuser et le besoin créant la fonction, les occasions de ce que l'on appelle s'amuser étaient nombreuses. La nuit, une des rues les plus commerçantes de la ville, la Grand'rue, devenait le rendez-vous d'un public assez équivoque. Mais j'allais passer à côté de l'essentiel, à savoir que Strasbourg, à la fois ville-frontière, ville «chaude» (plus que Marseille, je prétends) et ville ouverte aux interdits de séjour hébergeait un parc humain varié, agents secrets, Français aussi bien qu'Allemands à côté des représentants les moins reluisants du «milieu». Tout ce monde, y compris la faune indigène, se retrouvait à partir de minuit dans un cabaret populaire de la Grand'rue, «Le Moulin Rouge», sur la scène duquel passaient des chanteurs et des chanteuses, des acrobates, des prestidigitateurs...

Les rencontres faciles, trop faciles surtout – on s'en douterait – ne manquaient pas. Mais ai-je fait comprendre suffisamment, ne serait-ce qu'entre les lignes que je ne folichonnais pas, que de café en café, de boîte de nuit en boîte de nuit, enfin de rue en rue, jusqu'aux premières lueurs du matin je promenais, pour me servir d'un euphémisme, mon *mal du siècle*? Plus exactement je promenais le néant. Pourquoi aurais-je cessé d'errer, même après avoir dépensé mon dernier centime? Pantelant de fatigue je luttais encore contre la tentation de rentrer me coucher, soutenu par quel espoir? Qu'une promeneuse, faite à mon image, me prenne par la main et me libère de mon affreux sentiment de solitude? Qu'un tremblement de terre recrée le monde et le rende acceptable? Cela dura des années. Rien d'étonnant si Aragon, qui traversait lui aussi des périodes semblables et qui connaissait mon isolement strasbourgeois, crut pouvoir dire de moi dans son petit livre intitulé *Une vague de rêves*: «Maxime Alexandre ou le désespoir».

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 90-91*

Strasbourg prend dans la vie de Maxime Alexandre une place singulière. Celle que le poète déchiré et déraciné nomme «la ville de son destin» constitue un des pôles vers lequel il ne peut s'empêcher de revenir périodiquement. Mais aussitôt arrivé à Strasbourg, il ne cesse de pester contre cette ville. Celle-ci apparaît à la fois comme un refuge qui protège le poète «contre les égarements extrêmes», c'est la ville de son enfance, et comme un carcan insupportable en raison de «sa monotonie et de sa médiocrité» et de l'étroitesse d'esprit qui y règne.

Qu'est-ce qui me séduisait dans ce Strasbourg – que d'autre part je détestais tant pour que je ne puisse m'empêcher d'y revenir aussi périodiquement et avec la même impulsion irrésistible que l'oiseau migrateur faisant retour à son nid d'éclosion? Pourquoi Paris, où j'avais trouvé toute une société de fiers compagnons, n'arrivait-il pas à me retenir? N'y étais-je pas moins seul que dans la ville où j'avais fait mes premiers pas? Je veux essayer de comprendre et, si possible, de me faire comprendre.

La chanson préférée des Alsaciens, résumant leur destin, me va, si l'on peut dire, comme un gant.

*Tout ce qu'il veut, il ne l'a pas,
et tout ce qu'il a, il ne le veut pas.*

Comme si cela ne suffisait pas, je suis né juif par-dessus le marché.

Il m'a fallu quitter deux fois mon pays natal à quinze ans et à quarante ans et pas question de planter dans quelque autre terre le peu de racines que l'on permette aux errants de prendre. Enfin, dès l'école primaire je fus averti par ma sensibilité, sinon par ma raison, que *je n'étais pas fait comme les autres*. Je pourrais ajouter une autre cause de dépaysement: le sentiment, extrêmement précoce, de ne m'en tirer dans l'existence que grâce à la poésie, grâce du moins à une carrière *artistique* mais j'y reviendrai! Juif, où pouvais-je me sentir chez moi? La complainte du Juif Errant l'exprime ingénument?

*Jamais je ne m'arrête
Ni ici ni ailleurs;
Par beau ou mauvais temps
Je marche incessamment.*

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 132-133*



II. Rencontre avec le surréalisme⁵

C'est « dans une sombre ambiance et avec une mentalité de jeune révolté » qu'en 1923 Maxime Alexandre rencontre Louis Aragon à Strasbourg et décide de l'accompagner à Paris. Louis Aragon⁶ jouera auprès du jeune provincial timide et gauche le rôle de mentor.

6.

Il avait une assurance, un brio, qui stupéfiaient le petit paysan de Wolfisheim. Il connaissait par cœur toute la littérature, toutes les littératures, plus l'archéologie, l'histoire – la grande et la petite histoire. Il jouait du piano, savait danser, jouer au poker où il appliquait un système *pour perdre* – ce qui le faisait toujours gagner... Que ne savait-il pas? Habillé selon le code du *jeune homme de bonne famille*, il réussissait à indigner le badaud de ma bonne ville en se promenant comme moi, tête nue, innovation téméraire en 1923, et en portant des foulards provençaux – achetés chez l'antiquaire – qu'il entortillait de façon à en faire un semblant de col et un devant de chemise. Quand il avait envie de rengainer son charme, dont il jouait à la perfection, il déployait une morgue tout aussi concertée, préférant alors, le nez froncé et sans desserrer les dents, des apostrophes glaciales et injurieuses.

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
p. 39*

7.

Mon guide de Paris continuait de m'éblouir. Tour à tour provocant et angélique, cassant et charmeur, il se faisait partout remarquer. Place Vendôme devant les bijouterie Van Cleef et Arpels, il attendait une certaine affluence de jolies femmes pour prononcer à voix haute et en détachant précieusement chaque syllabe :

— Ça, c'est la vitrine qui me tentait le plus quand j'étais cambrioleur !

En me rendant attentif aux divers aspects du mystère urbain : enseignes lumineuses, mannequins de cire des magasins, affiches baroques louches, entrées d'hôtel, Aragon essaya de me rendre accessible, moi qui n'étais sensible qu'aux plaisirs champêtres, à *la beauté moderne*, telle que Rimbaud l'a définie dans *Une saison en enfer* :

« J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs. »

pp. 50-51

Au contact des surréalistes, Maxime Alexandre découvre que toute une génération pense et sent comme lui. Dans une note biographique, il résume ainsi l'état d'esprit de sa génération : « Le monde me semblait, nous semblait à un tournant (...), la société semblait s'effriter, tout l'héritage transmis semblait se disloquer ».

Aspirant à « changer la vie », selon le mot d'ordre des surréalistes, Maxime Alexandre fréquente régulièrement jusqu'en 1932 les réunions du groupe surréaliste autour d'André Breton et « vit socialement et artistiquement en marge ».

Le jeune Alsacien subit manifestement l'ascendant de la forte personnalité de Breton⁷ qui voyait en lui le type « rhénan et romantique » et se plaisait à dire de lui qu'il était un « mélange » de Novalis⁸ et de Staline ».

8. _____

On saura peut-être ce que Breton fut pour moi, ce que j'aurais voulu être pour lui, par l'entremise d'un rêve, d'un rêve fait il y a plus de trente-cinq ans. Il éclaire brutalement ce que je viens de dire.

Une piscine de marbre blanc, ronde et assez étroite, que je voyais de haut, figurait l'appartement d'André Breton. Près de moi se tenaient plusieurs de mes amis, mais c'était plutôt la certitude de leur présence que leur présence visible. Au moment où mes yeux découvrirent dans le bassin un lourd crocodile de couleur verte, je savais que ce crocodile c'était André Breton, et en même temps je savais que moi-même depuis cet instant précis, j'avais le pouvoir de me transformer à volonté en crocodile.

J'ai un peu peur et je me dis : si je ne pouvais pas, par hasard, dès que j'en aurais le désir, me retransformer dans le jeune homme que je suis actuellement, malgré ma certitude de disposer désormais de ce pouvoir. Ce crocodile lourd qui remuait dans l'eau représentait je ne sais quelle puissance fantastique, et ce pouvoir de transformation que moi également je possédais, constituait un avantage, un privilège sans pareil, dont, réveillé je ne me rappelais aucunement la signification.

Que vous faut-il de plus ? Les camarades sont là, puis s'éclipsent pour me laisser en tête à tête – avec qui ? Avec celui qui détient une *puissance fantastique*, et me la communique. *J'ai un peu peur*, je ne voudrais pas cesser d'être le jeune homme séduisant que je suis lorsque je disposerai du pouvoir de... André Breton (c'est le rêve qui parle).

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 56-58*

Parmi les compagnons surréalistes que fréquentait Maxime Alexandre, Pierre Unik⁹, juif comme lui, est sans doute l'un de ceux dont il s'est senti le plus proche.

9. _____

Pierre Unik avait seize ans lorsqu'il est venu rejoindre le groupe surréaliste. Il était juif. Son beau visage à la peau mate et aux yeux bruns, que Modigliani aurait aimé peindre, exprimait à la fois la gravité de l'enfance et la sagesse souriante et un peu mélancolique des errants de la terre. Si je devais le définir par une entité, je dirais : Pierre Unik ou la droiture. Le surréalisme n'était pas pour lui, comme pour certains autres, une façon de se débarrasser d'un trop-plein de vitalité ou le moyen d'être du dernier bateau : il le vivait avec son cœur et son intelligence. Sa jeunesse lui permettait de s'y mouvoir avec naturel et élégance. Montrant dans l'amitié la même intransigeance sans lourdeur, et me communi-

quant tout un peu de cette jeunesse, il devint pour moi le compagnon tel que je le rêvais. Quand nous nous promenions ensemble, il se postait tout à coup devant un passant et, le regardant droit dans les yeux, prononçait d'une voix bien posée cette phrase surréaliste : « Deux enfants sont poursuivis par un rossignol. » Sa sœur, Renée Unik, se destinait à la peinture, et nous en faisons chaque après-midi tous les trois réunis, à son domicile, rue des Petits-Hôtels.

J'étais intrigué par un tableau suspendu au-dessus du piano, dans la pièce où nous travaillions, représentant une gracieuse jeune fille. Pierre Unik me confia que c'était le portrait de sa sœur aînée, entrée au couvent depuis de longues années. Je crois que la famille n'eut plus jamais de ses nouvelles. J'appris également que son frère aîné, poète comme lui, après avoir publié un livre de poèmes – qu'il me montra – s'était suicidé à dix-huit ans.

La vie et la mort de Pierre Unik seront marquées par la tragédie et, sans vouloir abuser de la notion de voyance, il est permis de s'interroger en lisant ces vers qu'il a écrits à dix-sept ans :

*adieu merveille adieu vous n'avez pas de cœur
mais un doux peuplier sur le revers du veston...*

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 123-125*

Au début de son séjour à Paris, Maxime Alexandre continue d'écrire en allemand; en 1924, il publie un recueil de poèmes en prose intitulé « Zeichen am Horizont », dédié à Arthur Rimbaud. Le poète y exprime sa lutte désespérée pour conquérir « la vraie vie » mais aussi la quête désespérée d'une « vraie langue ». À la recherche d'une nouvelle poésie libératrice, Maxime Alexandre prend peu à peu du champ par rapport à l'héritage du romantisme et de l'expressionnisme allemands pour se tourner vers le surréalisme français.

Ce n'est qu'en 1925 qu'il parvient à écrire « tout à coup, comme un flot, d'un seul jet, un long poème ». La technique surréaliste de l'écriture automatique qui est par elle-même une technique de libération du langage et de la pensée contribue ainsi à assurer le changement de langue.

10. _____

Ce fut le 2 janvier 1925 que j'eus le coup de foudre, si l'expression se justifie à propos de ma première inspiration dans la langue que je croyais ne jamais arriver à apprendre et que, sans fausse modestie, je n'ai peut-être jamais vraiment apprise. J'ai dit inspiration. J'aurais pu risquer le mot nouveau et plus précis d'*écriture automatique*, car c'est en me fiant à elle que j'ai enfin et pour la première fois réussi à m'exprimer de manière satisfaisante.

Ce que j'avais écrit jusqu'alors ne correspondait ni à ce que je cherchais ni aux différents aspects de ma recherche. Il restait toujours un immense écart entre le but poursuivi et le résultat. Cette fois, en me relisant, je rencontrais quelqu'un d'étranger, et cet étranger, c'était moi tel que je souhaitais être. Je venais de réaliser un rêve qui revient à intervalles réguliers depuis l'âge de douze, treize ans : je lis, imprimés, des poèmes en vers ou en prose signés de mon nom et que *je ne connais pas*, mais ce sont ces poèmes-là que j'aurais voulu écrire.

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 91-92*

Vers la fin des années vingt et au début des années trente, Maxime Alexandre publie ses premiers ouvrages en langue française: Les desseins de la liberté (1927), Mes respects (1931), Le Corsage (1931), Secrets (1932), Mythologie personnelle (1934), Le mal de nuit (1935), Sujet à l'amour (1937), La loi immortelle (1939).

Tant du point de vue technique que thématique, les textes de cette époque, réédités dans les années soixante-dix, s'inscrivent dans le mouvement surréaliste.

Maxime Alexandre adhère pleinement à l'exigence fondamentale des surréalistes: la libération totale de l'homme.

LA RÉVOLTE

La révolte et l'amertume nourries par la dureté et la laideur du monde présent s'expriment dans des textes véhéments. Mais le poète, cet insoumis par excellence, en lutte contre tous les ordres établis et les structures sclérosées de la société doit payer tribut à la solitude...

11.*

Ils ont faim
Errant parmi les fleurs sans larmes
Et le ciel baisse les yeux
Ils ont faim
Dans les ronces de la nuit
L'oiseau ne pousse plus un cri
Ils ont faim
Et la faim nue la faim nue
Les a serrés dans ses bras
Le vent a soufflé les lampes comme le regard
Le vent sans pitié comme leur propre naissance
Dans une chambre vide
Aux vitres brisées
Ils ont faim

Sans un cri comme l'oiseau
Des moissons pourrissantes
Faim et soif
Le dos courbé
Parmi les pierres cassées d'un vieux rempart
Ils ont faim
Ils ont peur du vent
Ils essuient les larmes du vent
Pionniers déroutés des douleurs
Ils ont faim et soif
L'hirondelle est un songe
Dans un nuage qui dévore le jour
Une flaque de boue
Enserre les captifs
Ils ont faim
Ils ont soif d'un songe
Le vent a décapité le jour

La peau et les os, 1956
pp. 83-84

12.*

J'avais chanté le chant des enfants
Le chant des forêts sous les sombres sapins
Mes yeux avaient pris la couleur des sapins
En chantant le chant des forêts

Je ne connaissais pas la mort navrante des yeux
Sous un ciel fermé dans l'ombre sans étoile
Le ciel a pu mentir sur les forêts déchiquetées

Mes yeux n'ont plus la couleur des forêts
J'ai vu des corbeaux sur les tombes
J'ai vu le ciel fermé les nuits éteintes

La peau et les os, 1956
p. 99

* Les poèmes n°11 et 12 ont été écrits durant l'hiver 1942/43.

13. _____

L'ombre

Dans le vent qui brise les jeux et les fleurs
Qui détruit les rêves et les charmes
Seul toujours seul je renvoie mon ombre
Seul
À l'affût du meilleur
Seul encore seul j'élève mon front sur le flot endormeur
Seul je m'interromps à calmer le cours du monde
Seul dans le vent
Seul dans la splendeur vivante
Plus près de moi-même
Plus loin de moi-même
Je n'ose plus imposer
Le silence pur
Ah le sein blanc et la chevelure de cristal
Les lueurs désespérées du rire
Encore seul
Seul à la lisière des plaines et du fleuve
Seul
Tout seul au hasard

*La peau et les os, 1956
pp. 114-115*

15. _____

Il a eu faim
Il a eu soif
Il a rêvé de femmes
Mais aujourd'hui il sait à quoi s'en tenir
Et puis l'amour avant tout

Dans les bras de l'aimée
Il se souvint de l'existence
Puis il retourna
À sa triste nullité

Ils ont bavé sur l'amour
Ils ont bien rigolé
Qu'ils crèvent

Les salauds les salauds
Discutant nuit et jour
Contents d'eux-mêmes ils ont proclamé à la fin
Qu'il valait la peine d'être homme

*Portrait de l'auteur, 1978
p. 11*

14. _____

Mes respects

J'ai vu des yeux mourir de désespoir
J'ai vu des sursauts de colère
J'ai vu le dégoût sur des lèvres
Je n'ai jamais rien vu
Qui effaçât la honte de vivre

Il croit en dieu
Son nez plonge dans la boue
Et pour l'argent
Il sait ce que cela vaut
Quand il va coucher avec sa maîtresse
Tous les six jours
Il se lave les pieds
Et cependant il pue effroyablement

Il respecte les vieux
Il est gentil
Il plaît à tout le monde
Quoi c'est un parfait cochon

*Portrait de l'auteur, 1978
p. 10*

L'ENGAGEMENT POLITIQUE ¹⁰

À Paris, Maxime Alexandre est, selon son propre témoignage, « le premier surréaliste à poser la question du rapprochement avec le parti communiste ». C'est le « désir de justice » et la « nostalgie de l'unité perdue » qui poussent le poète à adhérer temporairement au parti communiste, lueur d'espoir dans un monde irrespirable. Il croit aussi y trouver un remède à sa solitude, mais en vain.

16.

Depuis le Congrès de Tours, je me trouvais du côté des scissionnistes, sans avoir pu imaginer un autre choix. Dire que je faisais de la politique serait exagéré, mais dès les premières prises de positions surréalistes, je n'envisageais d'autre issue à notre révolte – si toutefois une issue était concevable, problème débattu entre nous pendant des années – que l'adhésion au parti communiste ou du moins un compagnonnage sans arrière-pensée. Le « Manifeste Communiste » de Karl Marx et « l'État et la Révolution » de Lénine disaient : plus de police, plus d'armée, plus de gouvernement dans la société future. Si mon impatience m'incitait à donner à la pensée marxiste une interprétation sans doute passablement anarchiste et si mes penchants n'étaient pas entièrement en accord avec elle, j'ai cru pendant longtemps que les contradictions n'étaient pas insurmontables. Aujourd'hui, en paraphrasant un mot bien connu, je dirais : qu'il était beau le communisme avant qu'il n'y eût de communistes.

*Mémoires d'un surréaliste, 1968
pp. 80-81*

CHANGER LA VIE

Pour Maxime Alexandre « changer la vie veut dire à la fois changer les conditions de cette vie et la façon de vivre ». Les surréalistes refusent de faire de la littérature, ils mettent en cause à la fois les moyens d'expression et la vie elle-même.

LANGAGE ET POÉSIE

L'expérience de l'écriture automatique révèle aux surréalistes que le langage a sa vie propre, son mode particulier d'existence, indépendamment de sa fonction de communication.

La négation de la fonction de communication du langage met en évidence son activité créatrice. En se donnant la main, les mots produisent des images d'où surgit un monde nouveau. Le langage fait ainsi signe vers un ailleurs, il recèle une capacité de transformation de l'homme et du monde. Le mot cherche l'action...

17. _____

La création

I

Dans un désert jaillit le premier mot
Un mot plus simple que le silence
Un verre d'eau pour l'enfant
Un oiseau pour toute réponse

Je vois la terre dévorée par le feu
La terre qui vient de naître
Avec sa première herbe en fleurs
Et ma bouche s'ouvre pour le dire

II

Bonjour c'est une parure
Le rire d'un ami une pierre du désert
Le goût du miel pour l'abeille

Bonjour c'est une parure
Une larme au soleil une rose d'été
Une source au milieu de ma page

*La peau et les os, 1956
pp. 76-77*

18. _____

Les mots se donnent la main
La meule au calvaire
Le soleil couchant à son ami de toujours
La neige au matin

Les mots sont des jacinthes
Des enfants nouveau-nés
Des larmes au ciel gris
Et je les regarde

Tomber se relever flamber
Dans la lumière diminuer grandir
Je suis moi-même un mot que je me dis à moi-même
Ah la danse des mots devenus des chansons

Ou plus simplement encore
Les mots qui sont retournés au silence
Et que j'ai tout à fait oubliés
Ils se donnent la main morts et vivants
Et j'entre à mon tour dans leur ronde sans fin

*Circonstances de la poésie, 1976
p. 37*

PUISSANCE CRÉATRICE DE L'IMAGINATION

À la raison stérilisante, le surréalisme oppose l'imagination poétique, le désir, la sensibilité, le mystère; au poids des habitudes et du passé, il oppose la créativité.

Habitant du ciel, assoiffé de soleil, toujours en partance vers une terre inconnue, le poète, ce créateur de mythes, ne cesse de s'affranchir de l'étroit principe de réalité pour s'ouvrir aux dimensions de l'univers et atteindre à ce point où s'aboliraient toutes les contradictions apparentes. Par sa puissance poétique le poète voyant recherche la réconciliation de l'homme et de l'univers.

20. _____

Le voile déchiré

Dans les bosquets où règne la paresse
Dans le cœur nu comme les larmes
Les désirs rouges et bleus s'éveillent
Comme les jardins solennels de l'enfance

C'est la victoire du vent Une caresse
La danse des cheveux dans les colères
Un nuage La douceur cérémonieuse d'une fleur
Visage et ciel de la gloire

La Loi mortelle, 1956

21. _____

Dernier effort

À la fin.
Même les incartades
Dans les forêts du milieu du monde
Deviennent inutiles comme l'ennui.
Il ne reste que les mots pour offrir
Une prison confortable au passé.
Mon ombre forme un coquillage onore,
Dix ans, vingt ans, trente ans,
Voici mon passé collant à une histoire quelconque :

La vieille maison où vont et viennent
L'étoile et la rose,
L'amour lui-même a pris l'aspect du sable
Qui s'écoule dans les flots apaisés.
La sagesse...

Mais mon affaire serait plutôt
De repartir à la découverte
D'une nouvelle étoile et d'une rose nouvelle
Et d'unir ce voyage à la poésie.

*La peau et les os, 1956
pp. 18-19*

22. _____

L'espoir

Sous une neige éclairée
Par un jour de faim et de boue
Sous une menace mortelle
Le feu parut comme aux premiers jours
Un bon brasier l'odeur du soleil
Sur une place de village
Une flamme plus haute que le clocher
Le soleil lui-même et ses amis l'arbre et l'oiseau

Les hommes ont couru sous la neige souriante
Ils ont allumé le bûcher du sacrifice
Ils ont offert un agneau nouveau-né
Sur une place de village

Le soleil a eu pitié
Le soleil lui-même et ses amis l'arbre et l'oiseau
Sous une neige éclairée
Par un jour de faim et de boue

*La peau et les os, 1956
pp. 36-37*

23. _____

Le serment

La vie a brisé les balances du temps
La danse du phénix L'harmonie fraternelle
Le vent emporte l'écho des voix éteintes
L'inertie la nuit des cieus écroulés

Le hasard comme la démesure des colères
Règne sur les noires villes poussiéreuses
Les yeux des enfants ternis par les crachats
Ah que la foudre allume un nouveau ciel

Donnons au feu mal éteint la soif des cœurs
Lavons les bouches dans le chant des vignes
Une chevelure déployée comme le libre drapeau
Pour trouver l'honneur dans une résurrection

*La peau et les os, 1956
p. 47*

24. _____

Vœu d'amour

Prêter un sourire à la nuit
Ou se soumettre au caprice de l'aube
S'abandonner à soi-même comme à une fête
Fuir et vider les coquilles fugitives

Des jours écoulés
Et grandir ainsi hors
Des fêtes et des départs
Grandir à reculer toutes les bornes
Et à briser les limites du monde
Grandir seul dans le froid sans ombre
Grandir dans le désert de soi-même
Grandir
Grandir
GRANDIR

*La peau et les os, 1956
p. 107*

25.

Voile déchiré

J'ai planté la graine sous une lumière glacée
La bouche malade les yeux vides à la face des nuits
J'ai semé les folies sans me soucier de l'heure
Corps perdu sans mesurer le poids de l'avenir
Le silence s'est abattu au large des douleurs
Une bouée comme le souvenir d'une épave
Vivre vivre surprendre le secret des supplices
Conjurer un rêve quand le matin s'éveille
Pour la première fois les hautes herbes s'entr'ouvrent
Au sein d'un mirage la terre se brise
L'homme ébloui traverse les eaux paisibles
L'antique ferveur des neiges enveloppe le rivage
Comme une victoire impassible de la mer
Un soupir trahit le vœu d'une alliance

*La peau et les os, 1956
pp. 58-59*

26.

J'ai vu les chevaux courant vers la lune
Les yeux du malheur le sang des captifs
La terre innocente souillée de larmes
Le cri solennel puis le silence des tombeaux
Je brûle je me venge l'aventure me tente
Et me brûlant moi-même je refais le soleil
De quel ravissement suis-je enfin la victime
En me prosternant devant l'herbe du matin
Quelle est cette danse cette image exigeante
Le soleil l'humble soleil toujours caché
Un baiser d'enfant dont je garde l'empreinte
Un secret comme la fleur qui s'ouvre à minuit

*Circonstances de la poésie, 1976
p. 39*

27.

Ce matin, je me suis levé aussi triste, aussi abattu que je m'étais couché. Il fait un soleil superbe, inutile. Les arbres, malgré leur majesté fulgurante, me paraissent aussi privés de vie que les murs de la caverne. Des nuées de corbeaux croassants traversent le ciel. À midi, je suis entré dans un café. La radio était ouverte. J'ai entendu de la musique. Elle a fait disparaître pour moi toutes les entraves. Je pénètre dans un domaine familier où trouver la vigilance et la grâce. Un matin de printemps. Les clochette d'un troupeau m'ont réveillé. Devant mes fenêtres, une prairie baignant dans la rosée. Un pommier en fleurs, sur une branche duquel un rouge-gorge essaye des trilles. Les tourments de la nuit se résolvent dans l'innocente allégresse de l'oiseau. C'est là la vérité. Tout ce qui me tourmente prend en cet instant figure définitive, devient médiocre, méprisable. Comment défendre cette vérité!

*P.R., 1945
p. 30*

28.

La rivière est gelée. Les branches des arbres ressemblent à de douces pâtisseries. Dans le jardin, que je traverse chaque matin, les choux rouges ourlés de blanc sont devenus de monumentales orchidées. Le thermomètre se tient aux environs de vingt au-dessous. C'est le lieu et le moment d'examiner en quoi le sentiment de la nature nous apporte l'apaisement ou la joie, la consolation ou l'exaltation. Je me souviens d'un matin de juin en Alsace, dans cette région où pousse un vin qui réunit les vertus de la sève et de l'air, je me trouvais dans un jardin, un oiseau donnait libre cours à la hardiesse et au plaisir que lui inspirait l'or du ciel, les feuilles d'un arbrisseau reflétaient la jeunesse des temps. Si mon

esprit avait pu conserver la trace des ombres nocturnes, si mon corps, au réveil, avait gardé quelque chose de la lassitude d'ennuis anciens, esprit et corps enfin se purifièrent. En élevant mon regard vers les collines plantées de vignes et les montagnes bleues, je fus arraché aux tourments, distrait de toute peine qui eût pu surgir de ma mémoire. Le cours de mon existence, grâce au monde environnant, était suspendu au-dessus des peines personnelles, je dépassais mes limites et je m'identifiais à l'univers. C'est cela, au fond, que l'homme cherche dans le spectacle de la nature : ne plus penser par soi-même, ne plus sentir par soi-même. Être senti, être pensé.

Mais aujourd'hui, mon chagrin est trop lourd, mon esprit et mon corps se trouvent emprisonnés entre quatre murs étroits, lugubres. Pour jouir du monde extérieur, pour y pénétrer, et à plus forte raison pour s'y perdre, il faut un minimum de confort moral. Je vois la douce inclinaison d'une colline à l'horizon, je respire l'air cristallin et j'entends, je dirais presque abstraitement, un moineau égaré sur la neige, mais cela reste étranger, comme une terre inconnue et où il me serait interdit de pénétrer.

P.R., 1945
p. 30

29.

Le dialogue

La nuit

Quand me donneras-tu, amoureux à la bouche avide, le baiser de notre union définitive ? Quand me délivreras-tu de la solitude des champs de neige et des océans sans limite ? Beau cavalier d'or et de miel, sans toi, je ne puis que m'épuiser dans l'angoisse du silence. Sans toi, la douleur et le regret se mêlent à la brûlure de mes fièvres. Comme un rocher tout nu au soleil, le squelette des souvenirs m'apporte le frisson. Mais les soupirs de la mort ne valent pas la tourmente du désert où je plonge sans l'indulgence de ton rire d'enfant. L'éternité d'une étoile doucement s'empare des tristes mortels.

Près de toi, avec toi, j'affronte sans peur la sombre cascade des larmes humaines.

Le jour

Étoile voilée, ô toi sœur que j'aime, de tes lèvres s'écoule un chant qui me berce depuis ma naissance. Je viens à toi pour que tu mettes fin à ma course errante. Tu m'appelles comme l'azur profond appelle les oiseaux migrateurs. Oui, je viens à toi, créatrice de toute forme, source et miroir.

Sans toi, la vie trop pesante ne pourrait que m'écraser. Mais grâce à toi le matin me retrouve plus riche et plus résistant, solidement ancré dans le présent. Tu me donnes l'amour, l'amour dans le passé et l'amour dans l'avenir et tu me laisses libre de t'apporter les forces nouvelles et radieuses des batailles. N'est-ce pas toi qui me permet d'aller à la rencontre de la beauté, d'offrir à la beauté un cœur sans tâche, un cœur gonflé d'enthousiasme. Et qu'est-ce que la vie sans l'enthousiasme ?

Cassandre de Bourgogne, 1939
pp. 116-118

Le pardon

Un matin, un soir, une nuit, la danse d'une libellule sur les roseaux, le poisson et son symbole. Léger, léger, je me voudrais léger comme l'odeur de l'eau : la récréation perpétuelle grâce à mes ailes. Quelle est l'image adéquate ? Un sein se devinant sous les dentelles, une grappe de raisin, un sourire auquel un sourire répond. C'est l'image qui résume le temps et ma participation au temps dont je ne sais plus s'il passe ou s'il dure.

La même hirondelle trace ses lignes sur la ville et démontre l'intérêt de la tempête. Si cela m'était permis, je remplacerais l'intransigeance par l'amitié.

L'oiseau de papier, 1972

Venise est une ville à la mesure du rêve. Pas un de ses habitants ne paraît avoir d'autre occupation que de participer aux jeux de l'enfant fantaisiste qu'est resté tout être normal. Si Paris, par exemple, évoque irrésistiblement pour moi un coucher de soleil, et si toutes les villes que je connaisse ne deviennent supportables que la nuit venue, Venise est la ville du lever du soleil. Ici, aucune discontinuité entre le sommeil où je viens de mener une existence conforme à ma vérité, et le réveil. À mon lever, dans un hôtel de la Riva di Schiavoni, je deviens une partie consciente du monde réel sans perdre la puissance passionnelle du songe. La belle église qui me fait vis-à-vis (dont je ne me rappelle pas le nom, et je n'ai aucune bibliothèque à portée de main, même pas une dizaine de livres!), déjà submergée par le jour rose, est-elle une construction humaine ou une forêt ? Les hirondelles foncent sur le dôme qui pourrait abriter une source. Le dormeur à peine éveillé cogne à la porte d'un univers inconnu et cette fois elle s'ouvre. Les ténèbres se sont défaites et le clair corège des vivants s'avance dans la gloire de ce jour accomplissant la nuit.

J'entends une voix de femme, elle se fond dans le bruissement des vaguelettes. La mer est un champ de roses. Le ciel s'habille comme une jeune fille pour un bal, d'une chemise transparente, puis d'une robe d'un vert délicat. Que ne pourra-t-il pas arriver dans le temps qui s'étend devant moi où tout est licite, où pas un appel ne se perd, où pas un soupir ne reste inapaisé. Un bateau vient de lever l'ancre. Où ne pourrait-il pas nous conduire ?

*L'amour image, 1946
pp. 95-96*

LE RÊVE

Pour les surréalistes, la quête de l'inconscient est un des moyens d'exploration du monde humain dans sa totalité; ils croient à la toute puissance du rêve qui, au-delà de la raison consciente, révèle une autre raison, plus vaste, capable de transgresser les limites ordinaires de l'action humaine.

Le dévoilement de l'inconscient vise à la résolution des contradictions entre le désir et la réalité et à l'unification de la personnalité.

Mais en même temps l'étude du rêve, comme d'ailleurs la pratique de l'automatisme, s'inscrit dans une recherche prophétique inconsciente.



De g. à dr. dans le sens de l'aiguille : Maxime Alexandre, Louis Aragon, André Breton, Luis Buñuel, Jean Caupenne, Paul Eluard, Marcel Fourrier, René Magritte, Albert Valentin, André Thirion, Yves Tanguy, Georges Sadoul, Paul Nougé, Camille Goemans, Max Ernst, Salvador Dali. Au centre un tableau de René Magritte, 1929.

Les mêmes symboles continuent à jouer le même rôle de guide et d'éclaireur : ils continuent à présider aux destinées des rêveurs sur la terre. En obéissant aux rêves, nous suivons l'instinct de nos ancêtres, ou plutôt nous le rejoignons, dans la mesure où nous prenons conscience que le rêve nous apprend des vérités sur nous-mêmes et sur le monde environnant. Nous ne saurions nous tromper en suivant les indications du rêve, pas plus que nous ne nous trompons en mangeant lorsque nous avons faim...

À ce point précis, dans la nuit succédant au jour où j'avais écrit les dernières pages, j'ai fait un rêve qui m'a livré une définition du rêve, profondément révélatrice. Ce sont trois mots allemands, comme si le rêve n'avait pas su trouver des mots français capables de rendre l'idée, et d'ailleurs, il m'est impossible d'en trouver l'équivalent en français, langue dans laquelle je pense habituellement. « Wort sucht Tat. » Traduit littéralement, cela veut dire : « Le mot cherche l'action. » Mais il faut conserver la phrase telle qu'elle m'a été dictée par le rêve, en allemand, pour en bien saisir la signification.

L'opposition entre les termes bibliques : au commencement était le verbe, et les termes du Faust de Goethe : au commencement était l'action, se trouve ici résolue. Le mot contient l'image, et l'image engendre l'action. Le rêve sert de laboratoire à la transmutation. Le mot y accomplit le premier pas vers l'action ; Wort sucht Tat.

*Cassandra de Bourgogne, 1939
pp. 40-41*

Le train venait de traverser la Bourgogne. Dans mon rêve, ce mot était doué d'une puissance insigne et provoquait en moi des résonances multiples.

Cassandra de Bourgogne ! Appel, avertissement ou présage ?

La Bourgogne, c'était un paysage aux frondaisons profondes. De fraîches rivières traversaient des vallons plantés d'arbres énormes. Des nuits de douce intimité y succédaient à des jours sans tache. Dans les vergers, cachés sous les branches alourdies de fruits, de jeunes couples apprenaient les secrets de l'existence.

La Bourgogne, c'était une femme blonde au corps vigoureux. Endormie sous le soleil épanoui du désir, elle jouit en rêve, à l'image d'une neige immaculée.

La Bourgogne, c'était le vin : air, étoile et nuit. Les horizons tremblants, un bouquet de fleurs des rivières, la cerise et la pêche, le corps bienheureux.

La Bourgogne, c'était un chevalier sur les routes, à tous les carrefours errant comme la tempête maritime, un chevalier violent et tendre, au service d'une belle adolescente.

Cassandra évoquait pour moi le destin désespéré, drapé dans la robe du remords et de la sensibilité. Un doigt tragique se profilant sur un horizon de violettes, la merveilleuse tourmentée prévoit les nuits et les douleurs, et elle indique au passant hâtif l'arc-en-ciel à gravir ou la rivière à craindre.

Cassandra, parmi la rose et le miroir, me promettait un naufrage suivi d'un réveil parmi les vivants.

C'est ainsi que j'arrivai à Saint-Tropez, le cœur gonflé, grâce à mon rêve, d'un fol espoir. J'y trouvai, dans la chambre où je devais habiter, un bouquet de roses rouges qui fut tout ce que je voyais, avant de me coucher.

*Cassandra de Bourgogne, 1939
pp. 14-16*

Il ne me reste, hélas, aucun événement immédiat à relater, susceptible d'éclaircir ou d'interpréter le mot *Cassandre de Bourgogne*. La signification que je lui donnai n'est valable que pour moi seul, n'est compréhensible, à la suite d'impressions toutes fugitives, que par moi seul :

Il te faut surmonter la solitude, et retrouver dans l'amour l'accomplissement de ton destin.

p. 17

33. _____

1961

15 avril (le matin). – Le paysage devant mes yeux ; ces vignes, ces oliviers, comme en 37, 38, l'Hôtel de la Pinède (construit face à l'ancien, du même nom, où je descendais). C'est ici que j'ai commencé à écrire *Cassandre de Bourgogne*. Cassandre, ce fut bel et bien l'annonciatrice de malheur, sans erreur possible. Ce n'est pas l'année qui a suivi l'apparition de ce nom en rêve qui pouvait me fournir l'explication. Il me fut accordé un sursis de deux ans. J'aurais dû tenir compte de l'avertissement. Sans l'écart constant entre l'instinct et le genre de vie qui nous est imposé à tous, j'aurais compris qu'il s'agissait d'une mise en garde.

Journal 1951-1975

p. 113

34. _____

Dépouillés ou flétris par l'usage qu'en a fait l'humanité, les mythes renaissent dans nos rêves. De quel contact de mots ou de spectacles a jalli cette *version nouvelle* de la légende de Prométhée, que j'ai formée en rêve il y a un mois ?

Dans une rue qui pouvait être l'avenue de l'Opéra, à Paris, je voyais un personnage d'âge moyen, selon l'apparence un employé de bureau, poursuivi par un oiseau de la grosseur d'un moineau, qui voletait furieusement autour de lui. Traqué ainsi, l'homme se réfugia dans une maison. J'y pénétrai derrière lui et apprenais, sans explication verbale de sa part, que l'oiseau lui avait déchiré la poitrine et transpercé le cœur. Dans un bureau où se trouvaient trois employés, paraissant des collègues de mon personnage et qui l'attendaient, il s'affala lourdement sur une chaise, pendant que moi je leur expliquais son aventure.

L'un d'eux se mit à vociférer : cet homme est un bandit, un voleur, il n'a inventé cette histoire que pour se tirer d'affaire, car nous lui avions confié une importante somme d'argent et il l'a dilapidée avec des femmes. Il veut nous faire croire...

Je n'avais cessé de regarder pendant cette apostrophe la victime de l'oiseau, et je vis tout à coup qu'il était mort. Alors, tourné vers le pudibond fonctionnaire, je m'écriai :

C'est vous qui êtes une canaille, mais regardez donc, cet homme est mort !

Le fonctionnaire regarda celui qui effectivement était mort maintenant et en fut tellement bouleversé qu'à l'instant même il devint fou et fonça furieusement sur moi.

Mythologie personnelle, 1934

pp. 15-16

1951

23 mai. – Cette nuit, en rêve, j'ai été ému comme je ne l'avais plus été depuis bien longtemps. Dans le jardin de Wolfisheim (village où je suis né), le soleil donnait tout leur éclat aux arbres, aux vignes, aux fleurs et aux légumes. J'ai la certitude que c'est cela l'éden perdu. Même au réveil, je ne peux pas m'imaginer que le paradis pourrait être autre chose. J'en ai fait un poème, en allemand, ma langue natale, à laquelle très curieusement je suis revenu depuis quelque temps.

*O Jugendspiele, nie genug!
Zum Fang bereit die offenen Hände,
Die lange Sternenfahrt im Flug
Der Zeiten, Wunschblick ohne Ende!

Die Märchentafel ist bestellt,
Ich bin vor Neid und Not geborgen,
In einer Höhle träumt die Welt,
Das feuchte Gras gebiert den Morgen.*

Je ne le trouve pas très bon.

*Journal, 1951-1975
p. 11*

*Le maître de danse **

La lune, une petite rousse un peu boulotte, se tourna amoureusement du côté du ver luisant, son plus jeune amoureux, et lui dit :

– Fraternellement bouchonnant bouchon ma bouche je t'exterminerais avec joie ta petite bouche comme la mienne ô mon bésicle de tous les jours mon roquefort que j'aime ma bicyclette chérie tu ne sauras jamais mon trésor mon très cher en or mon bouton d'or mon bout doré mon cor de chasse mon cœur enchâssé mon petit Jésus ! tu ne sauras jamais qu'est-ce que tu ne sauras jamais ? rien.

Puis la petite rousse un peu boulotte, la chasseresse aux jambes longues, devint un violoncelle sans ambition et sans fard et en cette qualité le pressa contre son sein blond que les anciens appelèrent : fleur de lotus ou petit cochon de porcelaine, ou porc de lait, enfin bref, ce fut une soirée sans égale, et ils s'aimèrent jusqu'à la mort, jusqu'à la morsure, jusqu'à se morfondre. Ce dernier verbe n'est venu que par un hasard malencontreux et il est hors du sujet, et sus à l'or, sus aussi aux mauvaises plaisanteries qui sucent la moelle. À moi et à elle. La lune, donc, non pas la lune, mais la moelle des os, je n'ose pas conclure, mais le mieux ce serait de confondre la rousse et le cochon et la bicyclette dans une réalité supérieure appelée : la rose des champs. Lune, je t'aime, tu es mon bouton d'or, ma boule d'or chérie, mon hibou mort-né, mon bout morne et mon gai luron. La lune c'est aussi bien une boule de billard une bille artistique ou un artiste bilieux, mais la seule chose sérieuse dans l'affaire ce n'est ni la boule ni la lune mais le paratonnerre. Or, l'électricité ne saurait résoudre la question, mais après tout, la petite rousse un peu boulotte seulement, elle seulement, à cause des roues de la bicyclette et des roues du violoncelle. Oui Madame, les roues du

violoncelle, vous savez mieux que moi ce que cela signifie, les roues de l'amour en feu, de la mort en jeu. C'est ainsi que l'amour tourne autour de la petite rousse et de ses admirateurs de ses admirables auteurs. Dont moi. Merci, chère âme, vous m'aurez donné l'amour et l'or des odeurs. Pour me perdre et me retrouver. Dans un trou où je rêve. C'est vrai ma parole. *Qu'est-ce qui s'est exprimé dans ce texte rapide et tout à fait hors contrôle?*

La lune, c'est Diane armée d'un carquois et d'un arc, la chasseresse chassant et pourchassée, l'image d'un désir. Ce désir prend immédiatement une forme plus précise dans l'évocation de la bouche, puis devient un bouchon bouchonnant... inutile d'insister. Cela a l'air d'un simple déroulement de mots reliés par le son, mais tout naturellement, comme par une association consciente, apparaît l'image d'un sein qui à son tour se transforme – est-ce seulement une transformation verbale? – en une fleur, en un bouton d'or, et – cela devient encore plus précis, – en une soirée sans égale où ils s'aimèrent jusqu'à la mort? Jusqu'au bout, jusqu'au bout de l'amour. Sur les roues d'une bicyclette, sur les roues d'un violoncelle. Et encore une fois: l'amour en feu, l'amour où la mort est enjeu. En effet, elle l'est dans chaque baiser. Nous nous y perdons volontiers pour nous y retrouver. Pour nous retrouver dans ce qui nous dépasse.

Voici à quoi je rêve, dans mon trou, c'est-à-dire dans ma solitude. Je rêve à l'amour, et l'amour se révèle, par la seule clairvoyance de mon esprit libéré, comme un chemin vers la mort.

*La peau et les os, 1956
pp. 26-28*

* Ce texte a été rédigé par M. Alexandre d'une seule traite sur les pages blanches de «La Chasse au Snark» de Lewis Carrol (Éd. Seghers).

37. _____

Les ailes du sommeil

J'aimais une seule j'aimais la même Nocturne
Et ma mémoire répète la ronde amoureuse
Les ténèbres du feu ont tressé la couronne
Du songe Berceau d'un espoir Survie charmante

Une cachette abrite le masque éternel
Il s'éloigne il revient il sourit de plaisir
La seule image d'une joie dans un seul baiser
La nuit naissante se livre à l'unique regard

Dans une neige solide dans un feu de paille
La nuit abandonnée joue avec elle-même
Quand le vent seul déroule les cheveux au vent
Le captif se repaît de son innocence

Par les portes ouvertes pénètre un lent espoir
La terre comme un cheval hennissant se cabre
Comme une girouette elle tremble au vent
Elle s'apaise jetant au loin son premier regard

*La peau et les os, 1956
pp. 50-51*

38. _____

L'innocence

La terre attend la pleine lune
Pour ouvrir les bras au vent
Le voyageur mange son pain
Devant la porte ouverte dans l'ombre
Il porte la main à son cœur
Il entend la voix qu'il aime
Le mot pour dire la langueur du vent

Un cheval galope dans le bocage
Libre il traverse un feu fugitif
Une fillette court vers la flamme
L'heure ferme ses paupières
Un nuage couronne le sommeil

Corps devenu reflet corps limpide corps
Porté dans les bras d'une rose
Mon doigt touche la robe d'écume
Au bord de l'oubli
Un feu dans la brume

*Circonstances de la poésie, 1976
p. 26*

L'ENFANCE

Le poète est celui qui a su perpétuer en lui l'état d'enfance avec son insouciance, sa spontanéité, sa confiance. Le jeune Maxime Alexandre avait fait « le serment de ne jamais passer dans le camps des personnes sérieuses »; l'homme de soixante ans constate avec tristesse que « le petit garçon en savait autant sur la vie que le vieil homme et que l'expérience n'a rien ajouté à ses connaissances »; il veut croire cependant que l'enfant n'est pas mort.

36.

Tic-tac

Le moment viendra de la chute désirée, l'éternuement d'un petit diable sur la grève, il bondit vers le ciel, ne te laisse pas retenir, accroche ces perles rosées au cou de la délicatesse, il faut prendre les devants, le petit diable éternua donc et se brisa l'échine, puis transformé désormais en paratonnerre il fendit les airs et bouffa les toits, il fit un beau chahut je vous assure. Malgré cela il était joli à voir avec sa robe de miel, sa robe de sucre, sa robe bleue enfin.

Ce ne fut pas un diable qui parcourut l'azur ce fut une hirondelle. En dansant la gigue elle devint un flamand rose et perdit ses ailes. Son amie, la tendresse même, lui prêta les siennes, et ils s'en furent sur un nuage d'où ils espèrent gagner les régions inattaquées de l'amour nommé étoile de l'aube.

À toute occasion les fumées qui s'élèvent de la terre font pleurer le couple enchanteur, la journée est dure, mais la nuit porte pardon la nuit porte magie la nuit porte éclair.

« Un enfant né la nuit partit pour le jour, il dansa le matin, à midi il fut mort. » Ainsi chanta l'étoile que j'ai rencontrée tout à l'heure. « L'enfant mort s'éleva comme un papillon, il sent bon comme une pastille, il s'est posé sur le dos du flamand rose qui fut un diable. » Si tu veux savoir la suite de l'histoire, écoute l'étoile.

L'étoile dit: « Au cœur des oiseaux une flamme répand la lumière, les oiseaux sont des lumières, les flammes sont des oiseaux. Un regard un baiser, la nuit se déclenche, ô âme fuyante rejoins le feu qui t'a créée. »

L'enfant mort qui s'accroche à l'éternité, frissonne dans l'amour. L'enfant mort éclaire la nuit. C'est l'hirondelle qui a peur, elle ferme les yeux, elle tombe aux pieds de ma bien-aimée.

O étoile oiseau percé d'une flèche, oiseau saignant, le parfum de ton sang c'est l'ivresse de la nuit, ton sang coule sur mon front, je bois le sang de la nuit. (1926)

*Le mal de nuit (1935)
pp. 30-31*

40. _____

Jour éternel

Que fait l'enfant
Sous la pluie de l'aube
Que fait le clair enfant
Sous un ciel qui tremble

Une fleur au bout des lèvres
Il tend ses deux mains
Sous la pluie de l'aube
Une fleur dans les cheveux

Il bondit vers le nuage
Il boit l'arc-en-ciel
Il boit la fleur et son ombre
O belle éclaircie

*La peau et les os, 1956
p. 24*

41. _____

Derrière une fenêtre
Seul avec son ombre
L'enfant d'autrefois joue
Avec le ruisseau et la voie lactée
Près de la rose
Et dans le refuge de la neige
L'enfant qu'il a été
Prononce le mot qui reprend un songe
Le vin à boire
Ou la liberté
Il sauve la rose de demain

*La peau et les os, 1956
p. 102*

42. _____

L'amitié

Fermant les yeux je vois
Les oiseaux tourner au vent
Ouvrant les yeux je vois
Les regards blancs des aveugles

Le vent émonde la forêt
Les pas du semeur restent
Sans trace sur la terre

Fermant les yeux je voyais
Le plumage des oiseaux
Ouvrant les yeux je voyais
Les couleurs de mille regards

Dans une forêt dans un jardin
Les bras allongés jusqu'au soleil
L'enfant essaie d'atteindre un regard
L'enfant dans une grande forêt

Fermant les yeux il a vu
l'arc-en-ciel la nacre et la flamme
Ouvrant les yeux il a vu
Le soleil tomber dans son jardin

*La peau et les os, 1956
pp. 34-35*

43. _____

Mesure de la terre

J'ai rencontré des voleurs tristes
Et leurs compagnons en robe de deuil
J'ai vu des oiseaux sur l'arbre de minuit
Et puis j'ai vu de pauvres hommes.

J'ai préféré le visage d'un enfant
Sortant du brouillard à l'heure juste
Pour servir d'exemple aujourd'hui et toujours
J'ai rêvé d'un enfant qui mangeait son pain

C'était un enfant au cœur fragile
Au mois des caresses et du silence
Les passants fermaient les yeux
Cherchant leur route parmi les pierres humides.

L'oiseau de papier, 1972

L'AMOUR

Pour les surréalistes, l'amour est une préoccupation constante, il détermine tous les modes d'expression. En provoquant l'enchantement du quotidien, l'amour est à la base de toute poésie.

Le femme apparaît comme la médiatrice du salut terrestre. Elle permet de surmonter l'opposition entre le rêve et la réalité à condition, note Maxime Alexandre, « de la regarder avec les yeux graves et attentifs de l'adolescent mis en face de l'inconnue ».

Encore faut-il trouver l'âme sœur; dans la vie d'un surréaliste l'attente de l'élue prend une place prédominante.

L'union de l'eau et de la femme est caractéristique dans l'œuvre de Maxime Alexandre; lui-même se plaît à l'attribuer « à une de ces brèves ballades allemandes, entendues ou lues à l'école maternelle :

*Es wollt' ein Mägdlein Wasser holen
Bei einem kühlen Brunnen;
Ein schneeweiß Hemdlein hat sie an,
Dadurch scheint ihr die Sonne ».*



44. _____

Fontaine fabuleuse
Fontaine qui déborde sous la poussée des larmes
Et qui achève toute douleur
Au roulement de tambour du jour levant

Fontaine fabuleuse
Fontaine frémissante buvant la lumière
Pour apprendre le secret des prisonniers
Le vertige des pauvres le jeu des innocents

L'étranger boit l'eau de la fontaine
Triste et un peu fou comme l'oiseau migrateur
Il en oublie de mourir et se met à rêver
D'une route perdue d'un regard d'un arc-en-ciel

Circonstances de la poésie, 1976
p. 38

45. _____

Art poétique

Rivière ô mon escorte ancienne et nouvelle
Rivière inscrite dans ma mémoire
Toujours renaissante avec la rosée
Quand le vent prête ses flèches au dormeur

Rivière tu es la femme et son ventre
Les pierres roulées le feu fraternel
Le lieu de naissance et le dernier recours
Libre comme le cri du coq légère comme le rire

Rivière toutes voiles dehors au soleil facile

Portrait de l'auteur, 1978

46. _____

La fontaine de Médicis

Le monument s'animait sous les derniers rayons du soleil. La blancheur de la statue de Galatée et du berger, comme un cri de bataille se découpait sur la pierre noire qui les surplombe. Polyphème prêt à écraser le couple amoureux, se transfigura soudain à mes yeux. Il devenait le représentant de ce qui m'avait pendant des mois tourmenté, tout ce qui dans la vie ordinaire s'oppose, petit à petit, insidieusement et perfidement, à la réalisation du sentiment.

Acis et Galatée vont-ils s'unir dans un baiser? Le tendre geste s'ébauche, le monde en suspens attend le moment où le silence et le sanglot se joignent, où les fleurs s'ouvrent, et peu importe ce qui pourra suivre, il me suffit de voir le couple affronter de sa luminosité triomphante la menace du rocher et de la brute, pour retrouver dans mon cœur la foi en l'amour. Le chant d'un merle invisible vient renforcer le triomphe des amants, je sens près de moi celle que j'ai toujours poursuivie à travers les apparitions diverses de la femme, je sais que demain je la rencontrerai à nouveau, la sœur perdue, la bien-aimée lointaine. Comme le rêve parfois révèle les racines mystérieuses des rencontres du jour, la statue de Polyphème me livre aujourd'hui la signification profonde d'un symbole.

D'après la légende, Acis, le berger, est transformé en fleuve, et Galatée, la néréïde, retourne à ce qui fut toujours son élément, la mer. Transformés, les amoureux se rejoindront encore. L'amour transformé reste le même amour.

Le fleuve et la mer, je les vois s'unir dans le grand embrasement du soleil couchant. En s'unissant, ils communiquent leur sentiment aux êtres animés tout comme au rocher et au sable. Je ne suis plus seul. Je viens de quitter la misérable enveloppe qui me faisait gémir et me lamenter. Je viens de quitter ma misérable enveloppe individuelle. Je prends part à la fête de l'eau et du soleil, figure et réalité à la fois de l'union de l'homme et de la femme.

Cassandre de Bourgogne, 1939
pp. 108-111

Le mot cherche l'action

J'ai trente-huit ans, le monde commence à se rétrécir devant mes yeux. Tout ce que j'attends de l'avenir se résume dans le baiser de la femme aimée. Mais je suis seul, trop souvent seul, et au froid réveil, le matin, je crie après celle qui me manque si cruellement. Que me reste-t-il alors pour me donner le courage d'affronter une journée sans lumière ? La distraction du jeu ou de la débauche ? L'alcool ?

J'ai trente-huit ans, et les visages hostiles des gens me renferment sur moi-même, sur une image de moi-même. Une grande lassitude s'abat sur mes épaules, comme la pluie monotone, comme la brume pesante. Je sais, au fond de moi-même, que rien ne saurait remplacer la présence de la femme aimée. Pour ne pas succomber aux chimères, j'interprète les appels de la nuit comme les signaux que de nouveau elle s'approche.

Dans un jardin d'ombre et d'azur, je me vois traversant une charmille, puis en plein soleil, étendu sur l'herbe. Elle est près de moi, la blanche créature aux cheveux noirs, et dans ses yeux limpides il m'est loisible désormais de lire clairement toute la suite harmonieuse de mon destin.

Un faucon trace des cercles au-dessus d'un sapin, un renard court sur la mousse. Nous entendons un froissement, montant d'une grotte où se prépare la fusion mystérieuse de l'eau et du feu. Le lit de soie qui nous est réservé est surmonté d'une couronne de romarin. Suis-je encore en compagnie de Juliette Drouet que j'ai imaginée, ou de la femme que j'ai si légèrement quittée, ou bien de celle qui vient à ma rencontre et que je ne connais pas ?

*Cassandre de Bourgogne, 1939
pp. 31-33*

I

J'ouvre les yeux et les brebis bêlantes
Remontent vers les pâles étoiles
Les sirènes des prairies sont ailées comme l'ivraie
Les oiseaux de la mer voguent sur le vent des batailles
O voix mal afferemies sur l'écume des plages
Le silence des jardins La neige des bruyères

Aux bords du ciel une banderole de gloire
J'hésite à donner au jour un nom de jeune fille
J'hésite à user du droit d'amour
Dans un sanglot j'ai perdu la mémoire
Et je deviens un signe pur
Sans mémoire je m'en vais au gré d'un fleuve
Une fleur flottant sur l'onde

II

Les rues allumées s'enroulent
Autour de mes doigts malhabiles
GARE À L'INCENDIE
Dans une maison obscure
Les papillons du désir se consomment
À la flamme d'un mystère
Le soir arrive chargé du pollen de la consolation
Et les monuments des jardins publics
Quittant l'ombre
Se mêlent à la troupe humaine
Ils deviennent de beaux étrangers
Mirés dans les eaux des fontaines
Les automobiles se croisent énigmatiques poissons
rouges
Une enseigne révèle le sens du mystère

III

Mais voici que dans la nuit
L'aigle du destin se métamorphose
Les figures dessinées sur les murs des prisons
Prennent corps et s'assemblent
En bataillons
Dans un cortège de cuivres
Les cavaliers fougueux prisonniers du désespoir
Soulèvent la poussière des âges
L'amour les accueille de ses bras de fraise
Pendant des années la mer a été douce comme une
bouche sensible
Un baiser lui donne les couleurs de l'incendie

IV

Ah toutes les pierres brisées s'amoncellent
Étincelantes
Pour former une carcasse à l'amour
Et le fer allié à la flamme se disperse à l'horizon
Plus haut que le jet d'eau de l'attente
Plus haut que les bornes visibles
L'amour lance un cri de revanche
L'amour libellule délicate
L'amour comme le grondement des cascades
Je lève mes bras vers la promesse
Toujours nouvelle
Loin des douleurs aveugles
Et des convoitises fugitives
Je rejoins enfin le corps transparent
Corps offert au soleil de la nuit
De celle qui se nomme
Alouette sauvage ou paon sacré
De celle qui se nomme
Le silence bleu ou la victoire
De celle qui porte tous les noms
De la grandeur et de la solennité
De l'angoisse et de la panique
Je lève mes bras vers le corps nu
Qui reflète les constellations
Je la tiens dans mes bras
Un torrent tombe d'un nuage
Puis lentement s'évapore

*Le mal de nuit, 1935
pp. 7-14*

49. _____

Ombre blanche

I

Sur le rideau fleuri du sommeil
Ta chevelure allume une étoile
La crainte de vivre déchire
L'ombre naissante d'un caprice

Surprise du miel sur tes paupières
Ta séduction comme un éclat de rire
Paresseuse et pure parure innocente
Comme un piège à l'usage des nuits profondes

II

Dans la chevelure secrète dans la neige
O cœur sans tache du captif éternel
Ma mémoire a perdu l'or et le voile

Les boucles d'oreille des ombres amoureuses
Est ce la mort cette détresse d'un matin
Le corps enseveli des chagrins le silence
Les larmes comme le sanglot des lèvres aimées
J'ai vu dans un naufrage le corps sans voile

III

Les torrents enrubannés d'écume et d'ombre
La proie frémissante des oiseaux migrants
Comme une couronne au front de l'amour
La douceur des fougères la pudeur d'un nuage
Le vent qui précède le retour des captives
Signal audacieux et fier du silence

IV

La dépouille solennelle de mes blessures
Comme les lambeaux d'une fête ancienne

Sujet à l'amour, 1937

50. _____

Le retour

Toi que j'ai toujours aimée
Dans les prairies de vent et d'ombre
Toi que j'aime
Dans l'eau fragile des cascades
Dans le murmure infini de la terre
Toi que j'aime
Près du ciel comme le songe même de mon amour
Quand revient le rire des abeilles
Toi que j'ai toujours aimée
Puis-je croire aux signes de victoire
Sur les forêts et sur les mers
Quand mon cœur s'élève
Quand mes yeux calcinés par ton image
Retrouvent ton image
Toujours pareille.

Sujet à l'amour, 1937

52. _____

Ariel et Miranda

Près du rêve de ta bouche ronde
Quand le matin accourt
Comme le cerceau poussé par le vent
Je deviens le balancement ailé d'un corps dans le
monde
Ta main sur mes cheveux prend la ferme saveur
d'une bouche
L'odeur des feuilles fraîches
Prolonge l'ombre
Je recueille de ta bouche ronde
La promesse du corps délivré

*La peau et les os, 1956
p. 46*

54. _____

Présent et passé

C'était pour toi pour tes lèvres
Le sel marin la grande marée
Les flots enchantés étaient pour toi
Les oiseaux du ciel disais-tu
Ne vieillissent jamais
Ils purifient la flamme et l'orage
Chaque jour était plus clair que la veille
La première aurore le premier désir
Depuis le commencement du monde

*La peau et les os, 1956
p. 12*

51. _____

La vie pesante

Lentement un sourire se mêle à la mer
Les rivages de la tourmente accueillent
Les fleurs de l'enfance les buissons du songe
L'amour domine la pureté des images
La pente inclinée d'un jardin révèle
Les années d'ombre les douleurs immobiles
L'amour mûrit aux bords de ce mystère

Sujet à l'amour, 1937

53. _____

Le sang merveilleux

La nuit a versé mille oiseaux sur les toits
Elle a fermé les rideaux du ciel amer
Caché dans une fontaine odorante
Les larmes des ardents les baisers innocents
O nuit de lueurs arrachées au firmament
Nuit dernière nuit première d'un corps sans voiles
Nuit obscure nuit pure nuit éphémère
L'éclat d'un baiser la transforme en jour
L'âme aérienne se dissout dans l'amour
Éblouis dans la nuit infinie nous cédon
Au charme impudent qui submerge la vie
Détachés des rives d'un destin lumineux
Nous sommes libres et la nuit enfin se mêle
À l'éternité chatoyante du rêve

*La peau et les os, 1956
p. 110*

55. _____

Dame de cœur *

La feuille nue restée vivante
L'attrait du visage que j'aime
Entre le feu et le berceau
Tu me donnes ta vie
Avec ses jets d'eau
La fête de chaque nuit
L'arc-en-ciel
Et la parade du magnolia

Portrait de l'auteur, 1978

* «La Dame de cœur» est le dernier poème écrit par M. Alexandre en avril 1976.

III. L'errance

RECHERCHE RELIGIEUSE

Durant toute la période de l'entre-deux-guerres une profonde instabilité caractérise le poète. Nulle part il ne parvient à se fixer. Ses activités sont multiples et toujours éphémères: journaliste, professeur de lettres, traducteur... À la fin des années trente, il semble atteindre une relative stabilité mais les événements se chargent de tout remettre en question.

56.

J'ai eu beaucoup de mal à me guérir de ce qui me paraît aujourd'hui un romantisme extrême. Vers 1939, je pensais avoir gagné une certaine victoire sur le monde et sur moi-même. *Cassandre de Bourgogne*, ouvrage paru en mars 1939, signifiait pour moi une sorte de conclusion; à partir de là, j'allais pouvoir m'exprimer pleinement et librement. Et voilà que la guerre renversait à nouveau tout l'échafaudage! Elle me plongea d'abord dans une nuit totale. Ensuite, toutes mes forces furent absorbées par des problèmes nouveaux, problèmes spirituels et problèmes matériels. J'ai été soldat en 1939/40, puis prisonnier de guerre. D'autre part, tout ce que je possédais se trouvant en Alsace, j'ai perdu fortune, meubles, livres, manuscrits, enfin tout. La guerre finie, j'étais loin d'avoir échappé à ses suites. Si moralement j'ai abouti à surmonter mes difficultés, matériellement elles continuent à m'accabler.

Maxime Alexandre vu par ses amis
pp. 7-8

57.

La guerre – enfin, ce que les Français se plaisaient à appeler la guerre – acheva ce renversement. Mais en même temps et pour la première fois d'une façon évidente, il y eut pour moi ces *signes dans le soleil, dans la lune et dans les astres, et sur la terre, une angoisse*, dont parle S. Luc (21, 25). Quel sens cela avait-il pour moi d'entrer à l'église, dans ce village lorrain où je cantonnais? La guerre m'avait tout ôté, biens matériels et biens spirituels, une place énorme était à remplir. Qu'est-ce qui me conduisit dans une église? Tout ce qui m'avait soutenu jusque-là, tout ce que j'avais aimé, gisait par terre. N'y avait-il pas, tout près, là, se dressant devant moi, cette arche pour m'accueillir, pour m'offrir de survivre, de revivre? Était-ce enfin l'accomplissement de cette promesse faite à mon intention depuis des années, des siècles?

La situation morale de mon pays était telle que je me sentais privé d'air longtemps avant de franchir les portes de la cristallerie de Baccarat où les Allemands parquèrent quelque vingt mille prisonniers en juin 1940. Depuis des années déjà on me montrait du doigt. Même à Paris, certains amis d'hier avaient sorti les griffes. L'armistice n'y changea rien. Libéré, je me suis caché dans un désert. Ensuite, la paix revenue, il m'a fallu réapprendre à vivre. Peu à peu, je redevais du moins sensible aux petits plaisirs de l'existence: une cigarette, un verre d'alcool, une promenade dans la forêt, une table de travail où m'isoler. Mais tout res-

tait souillé. Le cauchemar ne voulait pas se dissiper. Il recommençait dès que je fermais les yeux, de jour ou de nuit.

Juif catholique
pp. 100-101

58.

1959

27 mars (six heures du matin). – Cette nuit, rêvé de Pierre Unik. Il est avec un tas de gens. Il a trente ans (alors que je l'ai connu jusqu'à ses vingt ans seulement). Il me dit qu'il va quitter son travail. Pendant le demi-sommeil, puis au réveil, atroce conscience de ce que j'ai perdu en septembre 1939: absolument dépouillé de tout, plus une lettre, plus un livre, ce qui fait que toute ma vie antérieure a été *ensevelie*. Les mains nues en 1940, plus un mouchoir, plus de peigne ni de brosse à dents. Pire encore, ma mémoire elle-même a été entamée, de sorte que j'ai été comme *rayé de la vie*.

Journal 1951-1975
p. 98

Le national-socialisme avec ses conséquences désastreuses provoque chez Maxime Alexandre une prise de conscience de sa judéité. Celle-ci marque pour le poète la fin d'une période et le point de départ d'une nouvelle recherche.

59.

Jusque-là j'avais à peine su que j'étais juif. Quelques souvenirs d'enfance, l'attraction que la poésie des Prophètes exerçait sur moi, guère plus. Tout à coup il me fut rappelé que j'étais un des comptables, un des otages d'une promesse. Hitler ne laissa plus ignorer au plus indifférent, au plus assimilé d'entre les Juifs que bon gré malgré il assumait depuis deux mille ans une charge dépassant les proportions humaines. Il n'était plus possible de se boucher les oreilles: *et vous serez livrés aux mains de l'ennemi, lorsque je vous retirerai le pain, votre soutien, que dix femmes cuiront votre pain dans un seul four et rendront votre pain au poids, et que vous mangerez sans être rassasiés. Vous mangerez la chair de vos fils, et vous mangerez la chair de vos filles. Je placerai vos cadavres sur les cadavres de vos infâmes idoles, et mon âme vous rejettera avec horreur. Ceux d'entre vous qui survivront, je leur mettrai au cœur l'épouvante, dans les pays de leurs ennemis: le bruit d'une feuille agitée les mettra en fuite. Vous périrez parmi les nations, et le pays de vos ennemis vous dévorera...* (Lév., XXVI, 26 et 38).

Le signe était sur mon front, je faisais partie du troupeau de sacrifice. Ce n'était pas le moment d'abandonner mes pareils. Je mettais au contraire une certaine fierté à revendiquer ma place marquée. Il n'y avait que des coups à recevoir.

Même après avoir échappé à l'immolation, je n'étais pas délivré de l'élection noire. On était en 1945. La fumée de l'holocauste monumental restait visible au ciel, et la marque sanglante restait ouverte dans ma chair. Il me paraissait que la malédiction n'était pas levée, *tu bâtiras une maison et tu ne l'habiteras pas; tu planteras une vigne et tu n'en cueilleras pas le fruit* (Deut., XXVIII, 30), il me fallait crier, crier ma solidarité: pourquoi ce silence autour de ce qui vient d'arriver aux Juifs? Qui a honte? Le bourreau ou la victime?

Sagesse de la folie, 1952
pp. 66-68

En 1949, Maxime Alexandre se convertit au catholicisme. Paul Claudel¹¹ est son parrain. Dans son enfance, le poète avait été profondément impressionné par le Mont Sainte Odile¹². Dans «Sagesse de la folie» il note à propos de la Sainte: «Elle ne devait plus jamais cesser de m'attirer, la petite aveugle devenue dispensatrice de lumière, mais trop longtemps comme la figure d'un paradis interdit».

La cathédrale de Strasbourg, cet autre haut lieu de l'Alsace, fascinait également le poète.

57.

La nuit descend sur la *Cathédrale*. On dirait qu'elle se penche lentement sur moi, sans m'effrayer. Demain, il fera beau! Comme je voudrais prolonger cette impression! Les pierres, ces fameuses pierres roses, ont viré au violet. Le charme et la puissance du monument, là devant mes yeux, me saisissent. La nuit venue, elle se transforme. C'est un bâtiment – le nom des vaisseaux de haute mer – en mouvement. N'est-ce pas l'Arche de Noé?

Avant de participer à sa vie véritable, j'avais souvent erré à l'intérieur de la Cathédrale. Quand je fermais les yeux, le décor se transformait, et il était chaque fois différent quand je les rouvrais. Des personnages qui m'étaient familiers par des contes et des chansons d'enfant, plus proches de moi que ceux que je rencontrais au-dehors, s'y promenaient en liberté. Vois-tu cette enfilade de voûtes gothiques dont les lumières sans cesse changeantes me font penser à des fontaines, des cascades? Puis cette chapelle devenue un coin de forêt, où un chevalier revêtu de son armure se met à genoux? Quelqu'un me prend par la main, ah, c'est une petite fille, elle me propose d'aller jouer avec elle dans ce jardin, «tu sais, ce jardin là-bas, au-dessous de la crypte!»

Maintenant que j'allais à la messe, je commençais à toucher de près les événements mystérieux auxquels j'avais si souvent assisté. *J'ai vu l'eau jaillir du Temple, du côté droit, alleluia*, comme on chante au temps pascal.

Le matin, au réveil, la Cathédrale me bondissait littéralement dessus, venant solliciter mon acquiescement à sa réalité, après les doutes et les velléités de la nuit. Peu à peu elle se mettait à tressaillir sous la vague clarté du ciel. Avec un peu de chance, elle m'offrait ensuite le spectacle dramatique d'une lutte entre l'ombre et la lumière. Le moment venait enfin où, jetant ses amarres, elle invitait le naufragé flottant à la dérive que j'étais à me hisser à son bord.

*La nuit descend sur la cathédrale
pp. 28-29*

Devant l'indifférence et l'incompréhension de la communauté des catholiques, Maxime Alexandre reprend assez rapidement ses distances avec l'orthodoxie chrétienne. Selon Camille Hirtz, le nouveau converti «est resté solitaire, et il s'est senti abandonné et trahi par ceux qui auraient dû être ses nouveaux amis». En 1972, Maxime Alexandre note laconiquement dans son journal: «La chose la plus mystérieuse pour moi, c'est le catholique moyen».

Ewiger Quell

Trauerschatten ohne Ziel,
Sturhvolle, Schweigen.
Ach! und in den Weidenzweigen
hängt das alte Kinderspiel.

Kommst doch bald in Dämmerkeit,
Sterne mich begleiten,
grüßen in Vorübergeiten,
Dem' und wache Brüderreih.

Nimmer satte Kinderlust,
Weinen oder Lachen.
Wenn die blauen Sterne wachen,
Wächst ein Stern in meiner Brust.

7. Dezember 50.

RETOUR À LA LANGUE DE L'ENFANCE

Après 1945, plus précisément en 1951, le poète fait un bref retour à la langue allemande, celle de son enfance. En 1952 paraît Durst und Quelle, expression de la nostalgie de l'enfance et du retour à la mère; nouvelle tentative pour retrouver l'unité perdue du paradis de l'enfance toujours inapaisée.

61. _____

Grab und Wiege

I

Wenn ein Traum verweht,
Wenn die Wasser schweigen,
Wie ein Kinderreigen
Kommt ein Lied und geht,
Still am Gartenrand
Sterne sich verneigen,
Wie ein Kinderreigen,
Reihn sich Hand in Hand.

II

Runder Mond rollt durch den Baum,
Spielt mit seinem Erdentraum:
Zartes Kraut, das jäh verblüht,
Volles Herz, das heisser glüht,
Quelle, die sein Lächeln braucht,
Leichter Duft, der schon verhaucht,
Runder Mond erweckt den Wind,
Spielt mit seinem Erdenkind.

III

Leise klingt es nach im Blauen,
Helier Bach im fernen Tal,
Brüder hier, dort liebe Frauen,
Tanz und Sang: es war einmal,
Heute wieder volle Hände,
Bunte Gräser, frisch gepflückt,
Spiele, bis das Spiel am Ende
Traum und Wachen überbrückt!

Durst und Quelle, 1952

62. _____

Ewiger Quell

Trauerschatten ohne Ziel,
Unruh volles Schweigen,
Ach! und in den Weidenzweigen
Hängt das alte Kinderspiel
Kommt doch bald ein Dämmerchein,
Sterne mich begleiten,
Grüssen im Vorübergleiten,
Fern und nahe Brüderreihn.

Nimmersatte Kinderlust

Weinen oder Lachen.

Wenn die blauen Sterne wachen,
Wächst ein Stern in meiner Brust.

Durst und Quelle, 1952

63. _____

Der Rundtanz

O Lied der Sorge und der Nacht,
Dasselbe Lied: Ein Zaubergrüssen,
Das aufgetaut im Morgen lacht,
Wenn Stern und Sonne dich umschließen:

„Ich bin das Echo und der Schrei,
Die Ewigkeit und ihre Wellen,
In meinem Blute blühen frei
Die Blumen, die den Wald erhellen.“

Durst und Quelle, 1952

63. _____

Geburt

Kinder sangen vor den Türen,
Als das Licht vom Monde fiel.
Laß dich zum Gesang verführen,
Denn im Anfang war das Spiel!

Wiege dich im Wellentanze,
Treu der Mondenmelodie,
Labe dich an Schnee und Glanze,
Und die Spiele enden nie.

Durst und Quelle, 1952

Durant l'après guerre, Maxime Alexandre continue à mener une vie instable, changeant souvent de résidence. À partir de 1967, il revient définitivement en Alsace. Mais face à sa province natale, il reste distant et sceptique. Il a confié un jour: «Je suis né dans ce pays, j'aime ses forêts, ses rivières; je me permets de dire parfois: la flore oui, la faune non». Maxime Alexandre est décédé à Strasbourg le 12 septembre 1976.

LE JUIF ERRANT

Homme de deux guerres, de deux langues et d'une double « religion », Maxime Alexandre n'a su trouver nulle part sa place. Il est resté « sans feu ni lieu », « étranger parmi les surréalistes, étranger parmi les communistes (et les athées), étranger parmi ses compatriotes, étranger parmi ses coréligionnaires... »

Comment s'étonner dès lors que l'histoire du juif errant¹³ n'ait cessé de préoccuper le poète qui en a écrit une pièce de théâtre.

65. _____

Le mendiant (ou une ronde d'enfants)

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et facheux !

Juste ciel, que ma ronde
Est pénible pour moi,
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux
Les forêts, les déserts
Les montagnes les coteaux
Les plaines les vallons,
Tous chemins me sont bons.

*Le juif errant, 1946
pp. 19-20*

Le mendiant*(parlé)*

J'ai longé les routes sans dormir
 J'ai offert mon visage aux nuits
 Une branche verte m'a dit de pleurer
 Le songe de l'eau m'a fait boire.

(Chanté)

C'est la soif de l'homme
 Qui n'a pas de bornes
 La soif de l'homme
 Dans le sable des routes

C'est la faim de l'homme
 Qui n'a pas de bornes
 Comme l'aile de l'oiseau
 Sous le vent des mers

J'ai gémi dans le sable rouge
 J'ai parlé au sable du désert
 Un souffle ardent m'a répondu
 Le vent a soulevé le feu du ciel

C'est la soif de l'homme
 Qui n'a pas de bornes
 La soif de l'homme
 Dans le sable des routes

C'est la faim de l'homme
 Qui n'a pas de bornes
 Comme l'aile de l'oiseau
 Sous le vent des mers.

*Le Juif errant, 1946
 pp. 35-36*

Jude, frère de Jésus, et les siens, en route depuis des siècles, perpétuellement pourchassés et persécutés, viennent de quitter l'Europe pour tenter d'échapper une nouvelle fois à la menace. Le 24 février 1942, Jude donne l'ordre de saborder le navire pour mettre enfin un terme à l'errance. La mort est devenue l'unique moyen de vaincre l'horrible destin... Jude sera le seul survivant.

SCÈNE FINALE*(Le lendemain matin, sur une plage.)*JUDE, *couché, immobile.* UN PÊCHEUR.UN PÊCHEUR *(se penchant sur Jude)*

... Boire ?

(Il le fait boire.)

C'est bon ?

JUDE

Qui es-tu ? Turc ?

LE PÊCHEUR

Arménien. Peux-tu te lever ?

JUDE

Je suis fatigué. J'ai soif.

LE PÊCHEUR

Bois!... Voici un sac pour te couvrir. Je vais chercher des camarades. Il fait froid, tes vêtements sont trempés.

JUDE

Merci.

LE PÊCHEUR

Je vais revenir. Nous sommes Arméniens, pas Turcs.

JUDE (*étendu puis se relevant lentement*)

Dormir, je voudrais dormir, encore dormir. J'ai cru que dormir était la conclusion de tout... Mais le sommeil m'est refusé. Les vagues jouent paisiblement entre elles et il m'est interdit de participer à leurs jeux... J'ai traversé le monde, à la recherche de cette chaleur que possède chaque animal, que chaque plante dégage, j'en connais à peine le nom, le bonheur. La mort aussi m'a semblé un bonheur et elle m'a repoussé. Nuage qui me regarde, petite fleur sans parfum qui me défie, il vous est accordé de vivre et de périr, moi seul je ne vis ni ne meurs, j'ai beau pénétrer vos secrets, j'ai beau vous contempler et vous connaître je demeure en dehors de vos existences. Nuage, petite fleur, répondez-moi enfin, quel est l'espoir qui vous est commun, ou la vertu qui vous est commune, pour ressembler aux autres nuages, aux autres fleurs? J'interroge la terre et ses habitants, la terre et les hommes gardent le silence. Pourtant le sang bat dans mes veines, plus fort ou plus faible selon les heures changeantes, je ris comme les enfants riant, quand je suis heureux, je pleure quand j'ai trop de peine... De quoi donc suis-je coupable pour rester debout aux portes, toujours à l'affût d'un appel, alors que les vivants et les morts sont plongés dans le sommeil et que leur respiration se confond avec la pulsation de l'Univers? Terre, ouvre-moi ton ventre, mer, ouvre-moi ton sein, que je sois délivré de mes visions ou qu'enfin elles veuillent s'accomplir!

(*Il retombe et cache sa tête.*)

... Mes yeux ont vu la mort... Le navire s'est soulevé, puis il s'est abattu dans un tourbillon d'eau et de feu, j'ai tenu Flora contre moi... Aveugle, j'ai cru être transporté dans un immense espace bleu où des mouettes, me semble-t-il, se pourchassaient, il y avait un gazon vert avec des arbres d'une taille extraordinaire, et je sentais, oui, je sentais l'odeur des cheveux de Flora, et ensuite tout à coup plus rien. Je me suis retrouvé, nageant dans le noir, dans le silence. J'avais tout oublié, sauf le froid et la faim et la soif. Je n'avais pas peur, j'étais comme suspendu au-dessus de ce qui m'arrivait... Flora... La mer est si calme, elle sent bon, et je suis seul. Je n'ai que des souvenirs. Les autres se créent des souvenirs pour vivre, la seule vie à moi ce sont mes souvenirs.

Les yeux ouverts, je me trouve au centre d'un paysage traversé il y a des siècles et le passé m'apparaît en pleine lumière. Le présent est formé de ténèbres, il m'empoigne et me broie. Je me lève, il me faut partir, ouvrez-moi vos bras fraternels, avenues étoilées, et vous, routes mouvantes de la mer! Il n'y a pas d'autre apaisement pour moi.

Je ne me réjouis pas de ma nudité, je ne me repais pas de ma détresse, je n'ai pas conclu de pacte avec la solitude, mais les cris des affamés me tiennent éveillé, et les regards innocents des torturés m'ont toujours empêché de jouir du présent. Les mourants se lamentent, les vivants sont opprimés, et la justice cache son visage. Je ne peux pas oublier l'enseignement de mon frère, je ne peux pas me mentir à moi-même et je sais qu'il n'y aura pas de terme à

mes souffrances aussi longtemps que la souffrance régnera sur la terre. La sagesse est une poussière que le vent soulève, la possession un fétu de paille si je les confronte avec le poids d'une seule larme humaine... Je n'ai jamais su m'abandonner à la vie, à l'amour, sans cet arrière-goût dans ma bouche... Me voilà chancelant, abandonné, les mains vides tendues vers d'autres vivants, vers d'autres morts... J'ai vu les meilleurs choisis pour souffrir, et les plus indignes pour dominer, et pour condamner. Le sang n'a pas fini de couler, les douleurs se multiplient et la terre a toujours soif de larmes. J'ai invoqué la justice. Elle a gardé le silence. J'ai appelé l'amour, et il m'a été répondu. La lune m'a dit : je te conduirai dans le plus beau des pays, le soleil m'a dit : je te donnerai mon ciel à labourer, le vent m'a dit : les vallées seront comblées et les collines seront abaissées, et la mer m'a dit : je te donne la force et l'espoir. Je ne veux pas rester seul à entendre ce langage, mais crier ma force et mon espoir.

La mer me dit : je sais bercer l'inquiétude, le vent me dit : je porte la fraîcheur aux assoiffés et la lumière me dit : je fais fleurir le bois mort. La plage s'anime. Un peuple riant se rassemble pour former une ronde charmante. Non, je ne suis pas seul, je les sens se presser autour de moi, les amis que j'avais quittés et ceux qui m'attendaient. Ils viennent de partout.

Je les vois, mais livrés aux moqueries, battus de verges, cloués sur des murs pourrissants. Je chante avec eux, mais Flora, Flora s'est échappée et mes bras s'ouvrent sur le vide. Venez réchauffer mes yeux glacés, venez plus près, amis perdus, amis retrouvés, plus près encore, prenez-moi par la main !

La mer brille au soleil, le vent est tombé, il fait chaud, j'entends un son de plus en plus harmonieux, la terre s'éveille, elle bouge, je me sens moins fatigué, je peux de nouveau marcher.

*Le Juif errant, 1946
pp. 86-90*

MÉDIATION

Dans l'esprit de René Schickelé, son compatriote et ami, qui reconnaissait dans la médiation franco-allemande la mission d'une « alsacianité de l'esprit », Maxime Alexandre a également fait œuvre de traducteur. Mieux que quiconque, l'écrivain bilingue connaissait les difficultés et les limites de la traduction. En témoigne cette note du 11 septembre 1961 : « Pour traduire, il faut connaître les rapports des mots entre eux et leurs relations avec ce qu'ils expriment. Téméraire, celui qui se croirait maître de sa langue habituelle, doublement téméraire celui qui prétendrait maîtriser, même approximativement, une seconde langue, quelle que soit sa familiarité avec elle ».

À titre d'exemple, nous proposons quelques traductions de poèmes de Friedrich Hölderlin et de Hans Arp.

Friedrich HÖLDERLIN

68.

Da ich ein Knabe war...

*Da ich ein Knabe war,
Rettet' ein Gatt mich oft
Vom Geschrei und der Rute der Menschen.*

*Da spielt' ich sicher und gut
Mit den Blumen des Hains,
Und die Lüftchen des Himmels
Spielten mit mir.*

*Und wie du das Herz
Der Pflanzen erfreuest,
Wenn sie entgegen dir
Die zarten Arme strecken,*

*Sa hast du mein Herz erfreut,
Vater Helios! und wie Endymion
War ich dein Liebling,
Heilige Luna.*

*O all ihr treuen
Freundlichen Götter!
Dass ihr wüsstet,
Wie euch meine Seele geliebt!*

*Zwar damals rief ich noch nicht
Euch mit Namen, auch ihr
Nanntet mich nie, wie Menschen sich nennen,
Als kennten sie sich.*

*Doch kannt ich euch besser
Als ich je die Menschen gekannt,
Ich verstand die Stille des Äthers,
Der Menschen Wort verstand ich nie.*

*Mich erzog der Wohllaut
Des säuselnden Hains,
Und lieben lernt' ich
Unter den Blumen.*

Im Arm der Götter wuchs ich grosso

Lorsque j'étais un enfant

Lorsque j'étais un enfant,
Un dieu m'a préservé
Des cris et du fouet des hommes,
J'étais bon, sûr de moi,
Jouant avec les fleurs du bocage,
Et l'air du ciel
Jouait avec moi.

Tout comme tu réjouis
Le cœur des plantes
Qui poussent vers toi
Leurs bras fragiles,
Ainsi tu as réjoui mon cœur,
O mon père le soleil, et moi aussi,
Pareil à Endymion, je fus ton préféré,
Lune sacrée !

O vous tous, dieux
Fidèles et aimants,
Puissiez-vous savoir
Combien mon âme vous fut dévouée !

Je ne vous appelais pas encore
Par votre nom, et vous-mêmes
Ne me nommiez jamais, comme font les humains,
Qui croient se connaître.

Mais je vous connaissais mieux
Que je n'aie jamais connu les hommes,
Et si j'ai compris le silence de l'éther,
Je n'ai jamais compris le langage des hommes.

Enseigné par le murmure
Harmonieux du bocage,
J'appris à aimer
Parmi les fleurs.

J'ai grandi dans les bras des dieux.

An die Parzen

Nur einen Sommer gönnt, ihr Gewaltigen!
 Und einen Herbst zu reifem Gesange mir,
 Dass williger mein Herz, vom süßen
 Spiele gesättiget, dann mir sterbe!

Die Seele, der im Leben ihr göttlich Recht
 Nicht ward, sie ruht auch drunten im Orkus nicht;
 Doch ist mir einst das Heil'ge, das am
 Herzen mir liegt, das Gedicht, gelungen,

Willkommen dann, o Stille der Schattenwelt!
 Zufrieden bin ich, wenn auch mein Saitenspiel
 Mich nicht hinabgeleitet; Einmal
 Lebt'ich, wie Götter, und mehr bedarfs nicht.

(1799)

Aux Parques

Accordez-moi un seul été, ô Parques toutes-puissantes,
 Et un automne, afin que mûrisse mon chant,
 Et que mon coeur, rassasié du jeu délicieux,

Meure enfin plus volontiers !

L'âme qui n'accomplit pas sa destinée divine
 Sur terre, n'aura point de repos au royaume des
 ténèbres ;

Mais si je réussis ce que désire mon coeur,
 Si je réussis le poème sacré,

Que bienvenu soit le silence de l'ombre !

Heureux, même si ma lyre

Ne m'accompagne pas dans l'abîme. Une fois

J'aurai vécu comme les dieux, et il n'en faut pas plus.

Traduction de Maxime Alexandre

Hälfte des Lebens

Mit gelben Birnen hängen
 und voll mit wilden Rosen
 Das Land in den See,
 Ihr holden Schwäne,
 Und trunken von Küssen
 Tunkt ihr das Haupt
 Ins heilignüchterne Wasser.

Weh mir, wo nehm' ich, wenn
 Es Winter ist, die Blumen, und wo
 Den Sonnenschein
 Und Schatten der Erde?
 Die Mauern stehn
 Sprachlos und kalt, im Winde
 Klirren die Fahnen.

(1805)

Moitié de la vie

Chargée de poires jaunes
 Et d'églantines,
 La terre est suspendue sur le lac.
 Et vous, cygnes gracieux,
 Ivres de baisers
 Vous plongez la tête
 Dans l'eau sainte qui apaise.

L'hiver venu, où prendre.
 Hélas! les fleurs, où prendre
 Les rayons du soleil
 Et l'ombre de la terre ?
 Les murs sont debout
 Muets et froids, le vent fait
 Grincer les girouettes.

Traduction de Maxime Alexandre

Hans ARP

71.

Un homme tire soigneusement
un trait vertical après l'autre
afin de le barrer tout aussi soigneusement
par un trait horizontal.
Un passant hoche la tête en approuvant
et fait signe de croix chaque fois
que le trait horizontal
barre le trait vertical.

*Ein Mann zieht sorglich
einen senkrechten Strich um den anderen
um ihn ebenso sorglich
mit einem waagerechten Strich durchzustreichen.
Ein Vorübergehender nickt mit dem Kopf zustimmend
und bekreuzigt sich jedesmal
wenn der waagerechte Strich
den senkrechten Strich durchstreicht.*

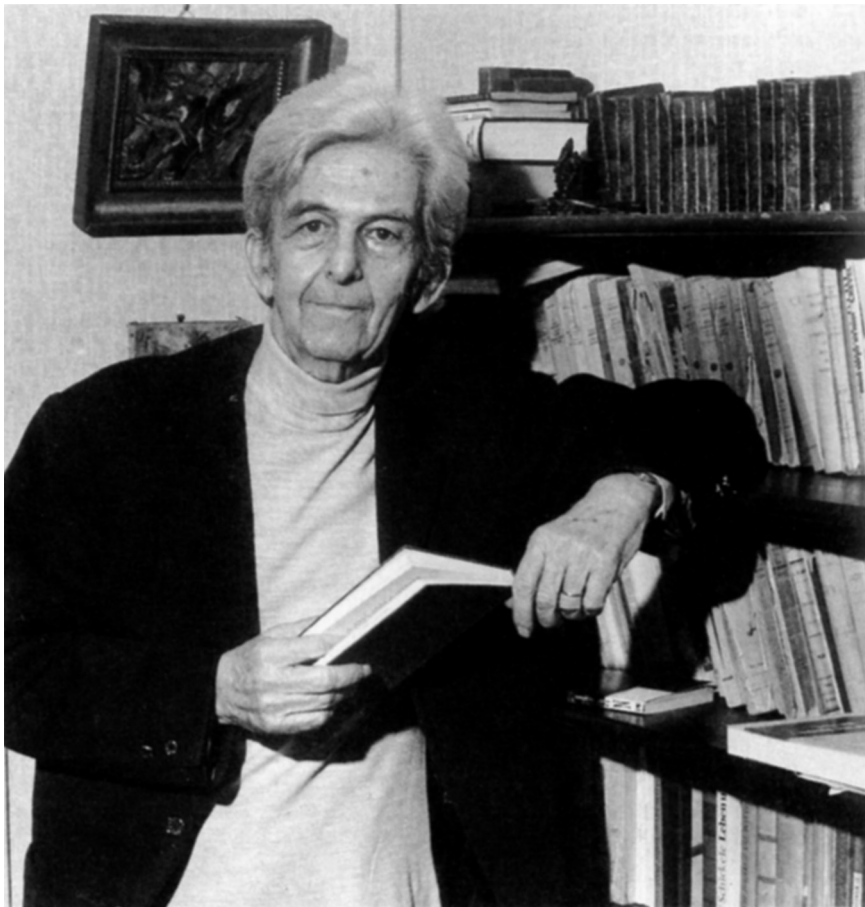
Traduction de Maxime Alexandre

72.

Comme l'étoile se réjouit
de l'ange d'argent.
L'ange est-il une rose d'argent ?
La rose est-elle une étoile ?
L'étoile est-elle un rêve ?
Le rêve rêve-t-il
de l'ange ou de la rose ?
Comme l'étoile se réjouit
de l'argent du rêve.
La rose d'argent est-elle un ange ?
Comme la rose se réjouit
de la lumière de l'ange.
Les roses d'argent entourent-elles les anges d'argent ?
Comme les étoiles sont parfumées.
Comme la rose, se réjouit
du rêve de l'étoile.
Est-ce un rêve ?
Est-ce une lumière ?
Est-ce un ange ?

*O wie freut sich der Stern
über das Silber des Engels.
Ist der Engel eine silberne Rose?
Ist die Rose ein Stern?
Ist der Stern ein Traum?
Träumt der Traum
vom Engel oder der Rose?
O wie freut sich der Engel
über das Silber des Traumes.
Ist die silberne Rose ein Engel?
O wie freut sich die Rose
über das Licht des Engels.
Umgeben silberne Rosen silberne Engel?
O wie duften die Sterne.
O wie freut sich die Rose
über den Traum der Sternes.
Ist es ein Traum?
Ist es ein Licht?
Ist es ein Engel?*

Traduction de Maxime Alexandre



Maxime Alexandre dans sa bibliothèque, 1976

EN GUISE
DE
CONCLUSION...

ÉLÉGIE DE WOLFISHEIM

L'automne est venu.
Suivant de près les aventures de la lumière...
J'ai perdu mes larmes, je suis seul
À rythmer un souvenir sinon le dernier espoir :
Une rose dans la main
Pour triompher de la vie et de moi-même.
Le long du fleuve les passeurs vantent
Les plaisirs de l'eau –

*Sing und Sang
Kling und Klang,
Leise, leise,
Nach alter Weise.*

J'ai marché droit devant moi, vers un ciel tantôt noir tantôt rouge, j'ai vu les abîmes pavoi-
sés et les villes fleuries, dans la neige ou dans la poussière.

Sous des déguisements d'un goût suranné, les bateleurs d'un drame ancien défilent devant
moi. Je ne comprends pas leurs paroles. Mais lorsqu'ils ont vidé la scène, mes yeux ne ren-
contrent plus que des animaux légendaires, et je redeviens l'enfant d'autrefois.

*Jardin refleurie dans mon rêve,
Jardin des anciens temps,
Refuge d'Adam et Eve,
Garten, dit en allemand.*

Je suis né dans un village
Qui ne plaît qu'à moi seul,
Et j'essaye de vous le faire comprendre –
C'est un village situé dans le département du Bas-Rhin,

Mais ça c'est la transcription officielle, administrative, bureaucratique, apparente, aussi
fictive qu'une nouvelle du jour,

Un pur et simple gribouillis,
En réalité je suis né dans la maison d'un village situé entre un certain ciel et un certain
champ de fleurs.

*Guten Abend, gute Nacht,
Mit Rosen bedacht,
Mit Näglein besteckt,
Schlupf unter die Deck,
Morgen früh, wenns Gott will,
Wirst du wieder geweckt.*

C'est de l'allemand, han'r verschtande? Voilà que je me mets à parler alsacien, ce ne sont
pas des manières!

Je retourne à l'école :

*Guten Tag, Herr Lehrer,
Der Garten, so will ich es lernen,
Der Garten liegt unter den Sternen...*

Et vous croyez cela drôle,
Toutes les cendres de l'histoire accumulées sur ma tête d'enfant,
Alors que j'aime jouer, danser et rire !
Parce que le pays où je suis né m'y a terriblement encouragé :
C'est un pays créé pour le jeu, la danse et le rire.

*Guten Tag, Herr Lehrer,
Der Himmel, so will ich euch grüssen,
Der Himmel liegt mir zu Füßen.*

Puis-je parler de mon cœur qui bat,
De ce cœur battant selon le pas du semeur ?
O mon cœur qui bat
Avec les saisons qui tournent
Entre le fleuve et la colline.

Pas besoin de grammaire pour entendre un cœur qui bat,
Pas besoin de grammaire pour que je revoie le fleuve et la colline,
Et c'est une grammaire, rien qu'une grammaire,
Que j'ai reçue pour héritage.
Les mots pourtant ne naissent pas dans la grammaire,
Pas plus que moi je ne suis né dans la tête d'un général, d'un politicien ou d'un professeur,
Mais il a fallu que je vive comme si je sortais de la page d'un livre d'histoire.

*Ja, ja, Herr Lehrer,
Tralali, tralala, tralalei,
Mein Herz bricht entzwei.*

L'eau noire vient effacer le paysage.

*Auf Wiedersehn, Herr Lehrer,
Es schlägt die Trommel: eins, zwei, drei,
Es war einmal – im Monat Mai!*

L'instituteur de mon village de Wolfisheim partageait l'abonnement à la « Strassburger Post » avec son voisin le pasteur, et ils s'envoyaient et se renvoyaient le journal grâce à un petit ascenseur fait d'un panier et d'une ficelle. Si j'ai été heureux à l'école une seule fois dans ma vie, pendant un an et demi en tout et pour tout, c'est à vous, Monsieur l'instituteur rural, que je le dois.

Vous qui m'enseignâtes calcul et alphabet,
Monsieur l'instituteur, adieu, dormez en paix !

So klingen die Quellen, so spazieren die Kinder. Sie erzählen einander eine Geschichte, immer dieselbe Geschichte: Die Müllerskinder sprangen alle zusammen in den Bach, und dann sind sie bis ins kanalieische Meer geschwommen.

Cela s'est passé dans notre jardin, alors que j'étais moi-même un des nombreux enfants du meunier.

Le jardin débouchait sur le moulin, la fille du meunier, ma sœur, était la princesse.

*Les beaux toits de son château
Sont noyés dans le silence,
Son sourire sans défaut
Est fait à ma ressemblance.*

Le soleil se montrait à travers un nuage qui filait vers le Rhin en découvrant le ciel nu,

*Sonne, Sonne, scheine,
Fahr über Rheine...*

Il n'est pas content, le *Herr Lehrer*, il faut se décider, Alexandre, il faut parler allemand ou français !

*Fahr übers Glockenhaus,
Gucken drei Jungfern raus.*

Les trois pucelles en question sont mes amies d'enfance,

Par les routes au clair de lune,
Par la neige,
Par la pluie,
Par les précipices noirs,
Tournez, tournez lumignons,
Les nuages aussi participent au feu d'artifice,
Comme des champs de narcisses,
Comme le troupeau des enfants perdus...

Le *Herr Lehrer* décidément serait déçu du résultat : l'élève Alexandre n'a pas réussi comme il l'espérait.

L'histoire, l'*Histoire* tout en majuscules a passé par là, toutes les cendres de l'*Histoire* en majuscules sur ma tête devenue blanche à force d'*Histoire* et de Majuscules en majuscules !

Cendres grises, cendres blanches,
Tout de même, la marguerite
Fleurit et brille comme au premier jour,
La vigne fournit au soleil des rentes solides,
Et la montagne doucement inclinée
Se reflète dans les lacs et les ruisseaux.

C'est à Wolfisheim, dans le ruisseau de Wolfisheim que coulait le lait et le miel,

À l'époque des pacifiques soldats de plomb,
...Ainsi font font font

Les petites marionnettes...

À l'époque des pucelles dans leur tour,
Qu'il me fallait bien délivrer –
Les ai-je délivrées en fin de compte ?

Que de belles filles tout au long d'une jeunesse mi-réelle, mi-rêvée !

Elles se déshabillaient volontiers
Aux bords du ruisseau de Wolfisheim,
Leurs cheveux suffisaient à les protéger.

Les corps nus des demoiselles,

Chauds et roses comme des mirabelles.

C'était le matin. Tous les jets d'eau de la nuit étaient épuisés, mais une source cachée sous la mousse me rendait mes forces mythologiques.

J'essaye de retrouver le sens des mots d'autrefois.

*Hirsch und Reh und Uhu,
Hahnenfuss und Frauenschuh.*

Dans la même nuit, les mêmes fleurs, dans le même ruisseau, les mêmes jeunes filles. Il y a bal à Wolfisheim :

Les filles, en grande toilette,
Mènent les garçons à la baguette.

C'est la musique sous les lampions. Les papillons de nuit s'accrochent aux cheveux des danseurs et danseuses :

Parfumées à la violette,
Les jeunes filles n'en font qu'à leur tête,
*'s Kättel un's Bärwel,
's Bärthel un's Margrittel,
's Emilie un's Marickel.*

L'alsacien, le français, l'allemand, que de langues, oui, plaignez-moi , *Herr Lehrer!*
Tout cela fourré dans ma tête comme dans le tiroir à linge d'un vieux philosophe! Mes rêves, heureusement, n'en ont pas souffert :

Entre le fleuve et le coteau,
Le lever du soleil au nom de jeune fille,
Le clair de lune avec son cortège de mystères explicables
La biche, le lièvre et les perdreaux entre le fleuve et le coteau.
La douceur du chant du coq
Quand il m'annonçait les batailles
Joyeuses de l'avenir!
Mais qu'il est loin,
Le temps des baigneuses
Du ruisseau de Wolfisheim,
Je pleure en regardant leur image dans ma mémoire.
En écoutant leurs voix mortes :

*Im fernen Schnee,
Im nahen Klee,
Im wilden Wind:
Das Rosenkind
Hat mir Freud gebracht,
Hat mich treu bewacht,
Hält mich fest im Arm,
Hält mich ewig warm.*

Ni mon rêve ni mes larmes ne font revivre le spectacle dont j'ai été le metteur en scène, la troupe et le spectateur.

Ruisseau de Wolfisheim,
Je veux me cacher dans tes roseaux.
Parmi les iris jaunes...

Ma vie à venir se déroulerait ainsi à mes yeux : un grand arc-en-ciel où les foules fraternelles, la main dans la main, marcheraient vers le bonheur. Je ne renie pas cette naïve image. Les fruits du jardin de Wolfisheim ne cesseraient de mûrir sous un soleil chaud et régulier.

Les groseilles pour les jolies filles,
Les mirabelles pour les femmes blondes,
Les reines-claude pour les gentilles,
Les pommes pour les vagabondes,
Les cerises pour tout le monde !

Un beau matin, un beau soir...

*Guten Abend, gute Nacht,
Mit Rosen bedacht.*

Le *Herr Lehrer* m'est apparu en rêve :

– C'est ça le petit Alexandre ? a-t-il dit, mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? Regardez ces rides autour de la bouche, cette peau fripée, ces yeux tristes ! Est-il possible que ce soit lui ?

Et moi, en l'écoutant, je pleurais, pleurais...

L'ombre de mes regrets,
Des pierres tombant lourdement dans l'eau noire,
Aux approches de minuit...

Il y a le premier homme, le premier homme légendaire de mon entourage, notre voisin : Esslinger le charpentier, clairon des pompiers de Wolfisheim. Pendant tout un hiver, il nous réveillait chaque nuit en sonnant l'alerte. Quand il était ivre, et dans sa jeunesse, c'est-à-dire entre ses cinquante et ses soixante-dix ans, cela lui arrivait chaque soir, il chantait des choses magnifiques dans une langue à lui. Il avait vingt ans à l'époque de la guerre de Soixante-Dix. Le jour où les gendarmes vinrent le chercher pour le service militaire, qu'il n'avait pas envie de faire chez les Prussiens, il fila par le jardin et traversa les Vosges pour s'engager dans la Légion. Mais il s'ennuya en Afrique et déserta de nouveau, après quoi il fut enrôlé dans les Gardes Impériales de Guillaume I^{er}. Je passais mes journées à côté de son établi, enfoncé jusqu'aux genoux dans les copeaux de bois : l'odeur que j'y respirais est toujours neuve.

*Guten Abend, gute Nacht,
Mit Rosen bedacht...*

Je revois la maison entourée de jardins. Le lis fleurit dans celui qui donne sur la rue, alors que les roses débordent du mur de clôture et du portail. Ah, c'est le grand, le vrai jardin de Wolfisheim qui s'ouvre. Mon rêve ne dispose que de peu de noms de fleurs, les sensations par contre qu'elles font naître en moi sont innombrables.

Je n'ai plus rien appris depuis l'enfance. Quelques images qui m'en restent sont tout ce que je possède.

Plus loin que le jardin de Wolfisheim, à l'endroit
Où le fleuve provincial et modeste
Rejoint son grand frère, Monseigneur le Rhin,
À l'heure où la parole se forme dans la bouche,
J'ai vu le premier soleil, le premier nuage.

PISTES DE RECHERCHE

I. Certes, pour un écrivain né en Alsace

Documents n° 1, 2, 3.

Travail de recherche :

- En vous appuyant sur les documents que vous aurez recherchés, étudiez la situation historique et linguistique de l'Alsace avant 1914¹⁴.
- Connaissez-vous d'autres écrivains qui, comme Maxime Alexandre, ont souffert des vicissitudes de l'Histoire? Comparez leurs témoignages.

Étude de textes :

Texte n°2 :

- Définissez la conception de la langue défendue par Maxime Alexandre.

Texte n°3 :

- Expliquez pourquoi le bilinguisme est si problématique pour Maxime Alexandre.
- Quels facteurs interviennent dans l'apprentissage de la langue maternelle?

Texte n°4 :

- Quelle image de la ville de Strasbourg se dégage de ce texte?
- Quel est l'état d'esprit du poète? Comment se traduit-il?

Texte n°5 :

- Comment expliquez-vous la relation ambivalente du poète avec sa ville natale?
- Précisez quels facteurs ont fait du poète un errant. Quelle image du poète se dégage de ce passage?

II. Rencontre avec le surréalisme

Textes n°6, 7 :

- Quels sont les traits que retient Maxime Alexandre? Pourquoi?
- Recherchez d'autres témoignages sur Aragon¹⁵. Comparez ces différents témoignages entre eux.

Texte n°8 :

- Étudiez le rêve et précisez la relation qui lie Maxime Alexandre à Breton.
- Pourquoi Maxime Alexandre recourt-il au rêve pour évoquer sa relation avec Breton?

Texte n°9 :

- Quelles qualités Maxime Alexandre s'attache-t-il à mettre en évidence chez Pierre Unik? Relevez les expressions traduisant ces qualités.
- Comment expliquez-vous que Pierre Unik soit devenu le compagnon rêvé pour Maxime Alexandre?

Travail de synthèse – Textes n°6, 7, 8, 9 :

- Montrez en quoi les différents témoignages sur ses compagnons surréalistes nous éclairent sur la personnalité de Maxime Alexandre.

Poème n°11 :

- Étudiez les moyens syntaxiques et stylistiques, les images qui traduisent l'accablement des hommes.

Poème n°13 :

- Que cherche à exprimer le poète dans ce texte ?
- Par quels moyens y parvient-il ?

Texte n°16 :

Travail de recherche :

- À partir de documents que vous aurez recherchés, étudiez le problème de l'engagement politique des surréalistes¹⁶.
- Situez la position de Maxime Alexandre par rapport à ses compagnons surréalistes.

Poème n°18 :

- Étudiez les images qualifiant les mots.
- Précisez la fonction du langage et la conception de l'écriture qui se dégagent de ce poème.

Poème n°22 :

- Étudiez le symbolisme du feu et essayez d'en dégager le sens.

Poème n°25 :

- Étudiez la structure de ce poème.
- Relevez les images évoquant le passé et celles décrivant le présent.
- Précisez le sens de l'évolution du poète.

Texte n°28 :

- Étudiez l'enchaînement des idées.
- Définissez l'atmosphère qui se dégage du paysage évoqué ici.
- Précisez quelle fonction le poète assigne à la nature.
- Précisez les obstacles auxquels se heurte le poète.

Texte n°29 :

- Étudiez le rapport dialectique de la nuit et du jour.
- Relevez les images et les sentiments qui se rattachent à la nuit et au jour.
- Précisez le symbolisme du jour et de la nuit ainsi que le sens de leur union.
- Comparez ce texte avec des textes romantiques évoquant le même thème (Novalis par exemple)¹⁷.

Texte n°31 :

- Relevez les traits qui caractérisent la ville de Venise.
- Précisez l'état d'esprit du poète.
- Recherchez d'autres descriptions de Venise et comparez-les avec celle-ci.

Texte n°32 :

- Relevez et étudiez les images qui se rattachent au nom « Cassandre de Bourgogne ».
- Précisez les aspirations du poète.
- Que pensez-vous de l'interprétation que donne Maxime Alexandre du nom entendu en rêve ? Comparez cette interprétation avec le texte n°33.

Travail de synthèse :

- En vous référant aux textes n°19, 32, 34, 35, précisez quelle fonction revêt le rêve pour Maxime Alexandre.
- Rapprochez ces textes de textes romantiques sur le rêve (Novalis...).

Texte n°34 :

- Recherchez d'autres textes traitant du mythe de Prométhée : mythologie grecque, Goethe, Byron, Shelley... et comparez-les avec la version de Maxime Alexandre.
- Essayez de dégager le sens de ce rêve.

Poème n°38 :

- Étudiez les procédés stylistiques.
- Que veut suggérer le poète à travers les images ?
- Expliquez le choix du titre.

Poème n°42 :

- Commentez les variations de temps des verbes ainsi que le jeu des pronoms personnels, le passage du « je » au « il ».
- Étudiez les variations des images.
- Précisez en quoi le regard de l'enfant diffère de celui du poète adulte.

Poèmes n°40, 41, 42, 43 :

- Essayez de cerner l'image de l'enfant qui se dégage de ces quatre poèmes.

Texte n°46 :

- Recherchez des informations sur le mythe d'Acis et de Galatée.
- Comparez la légende avec l'interprétation qu'en donne Maxime Alexandre.
- Précisez la conception de l'amour exprimée ici par le poète.

Poème n°48 :

- Étudiez la composition du poème.
- Commentez l'évolution du rythme ainsi que celle de la tonalité des images.

Poème n°54 :

Michèle Finck fait une analyse fort intéressante de ce poème dans la « Revue Alsacienne de Littérature », n°14, juin 1986, pp. 55-59.

III. L'errance

Texte n°60 :

- Étudiez la description de la cathédrale faite par le poète avant sa conversion. Que symbolise-t-elle pour lui ?
- Comment le poète décrit-il la cathédrale après sa conversion ? Que représente-t-elle désormais pour lui ?
- Commentez l'évolution de sa vision de la cathédrale.
- Recherchez d'autres textes sur la cathédrale de Strasbourg et comparez-les avec ce texte.

Poèmes n°61, 62, 63, 64 :

- Comparez ces poèmes allemands aux poèmes français. Que constatez-vous ? Quelle influence littéraire reconnaissez-vous dans cette poésie allemande ?

- Étudiez les rythmes, les sonorités, les rimes, les images.
- Repérez le thème dominant de ces poèmes.
- Comment peut-on expliquer ce retour à la langue allemande ?
- Précisez quelle conception de l'écriture s'exprime dans ces poèmes.

Texte n°67 :

- Étudiez les images qui se rattachent à la mort. Précisez quel sens revêt la mort pour Jude.
- Relevez les termes qui traduisent le sentiment de l'existence de Jude. Définissez ce sentiment.
- Pourquoi souffre-t-il ? Que nous révèle cette souffrance sur sa conception du monde ?
- Relevez et étudiez les images qui se rattachent au refus d'abandonner, à la volonté de repartir.
- Quel sens revêt ici l'errance ?

Travail de recherche :

Recherchez des informations sur le mythe du « juif errant » (Ahasverus)¹³.

- Le thème de l'errance a été repris par d'autres écrivains alsaciens. Yvan Goll par exemple a écrit « La Chanson de Jean sans Terre », variation sur le mythe du « juif errant ». Une analogie semble ainsi se dessiner entre la destinée juive et la destinée alsacienne de certains écrivains. En vous fondant sur la vie et l'œuvre de Maxime Alexandre, essayez de montrer en quoi le mythe du « juif errant » peut symboliser la situation de l'écrivain alsacien du XX^e siècle.

Travail de synthèse :

- En vous appuyant sur les textes proposés dans ce livret, relevez les principaux éléments (mots, images...) constituant l'univers poétique de Maxime Alexandre. Essayez de cerner les lignes de force de sa « mythologie personnelle ».

Traductions n°68, 69, 70, 71, 72 :

- Comparez les rythmes, les sonorités, le vocabulaire, les images des poèmes allemands à ceux de leur traduction.

NOTES

1. René SCHICKELÉ: écrivain alsacien, Obernai 1883 – Vence 1940. Le nom de Schickelé est inséparable de la montée de l'expressionnisme allemand et, en tant que directeur de la revue «Die weißen Blätter» (1916-1920), il fut l'un des chefs de file de la tendance engagée et pacifiste du mouvement. Il est de même l'homme de la «mission médiatrice» de l'Alsace entre la France et l'Allemagne.

Par son engagement sur la scène littéraire et politique, Schickelé a donné l'exemple d'un combat pour le progrès de l'homme, de la justice, de la liberté.

Pour plus de renseignements, on se reportera à l'excellent ouvrage d'Adrien FINCK «Introduction à l'œuvre de R. Schickelé», Salde/Morstadt, Strasbourg, Kehl, 1982.

2. Hans ARP: poète bilingue et sculpteur alsacien, Strasbourg 1886 - Bâle 1966. Arp est un des fondateurs du groupe «Dada» (février 1916); après la Première Guerre mondiale, il s'associe au mouvement surréaliste à Paris.

Pour plus de renseignements voir le cahier n°9 de «Langue et culture régionales» intitulé «À la découverte de Jean Hans Arp».

3. Romain ROLLAND: écrivain français, Clamecy 1866 – Vezelay 1944. Durant la Première Guerre mondiale, R. Rolland s'installe à Genève et publie dans «Le Journal de Genève» des articles recueillis en 1915 sous le titre de l'un d'entre eux: «Au-dessus de la mêlée». Ce livre d'une incontestable noblesse d'intention s'efforce de faire entendre entre les deux camps la voix de la vérité, de la justice et de l'amour.

4. Dadaïstes: adeptes du mouvement dada qui naquit simultanément à Zurich (février 1916) et à New York comme protestation de groupes d'artistes contre la guerre, la civilisation bourgeoise et matérialiste. Il fut surtout actif en Allemagne et en France. Ses principaux promoteurs furent Tristan Tzara, Arp, Richard Hülsenbeck, Hugo Ball... Le dadaïsme manie surtout l'arme du rire, du grotesque, de l'absurde.

En 1920, ses membres se tournèrent vers le surréalisme ou l'action révolutionnaire.

5. Surréalisme: Pour de plus amples informations sur le surréalisme, nous renvoyons entre autres à Encyclopaedia Universalis, vol. 15, pp. 575-578, de

même qu'à Maurice Nadeau «*Histoire du surréalisme*», Seuil et Henri Behar et Michel Carassou «*Le surréalisme*», Livre de poche.

6. Louis Aragon: poète et romancier français, Paris 1897 – Paris 1982. Il est l'un des promoteurs du surréalisme. Après avoir adhéré au communisme il fait un séjour en URSS.

Avec Paul Eluard, il a été un des premiers poètes de la résistance (*Le Crève-Cœur*, 1941, *La Diane française*, 1945). De 1953 à 1970, il a été le directeur de l'hebdomadaire «Les Lettres françaises».

Pour de plus amples informations, on se reportera à «*Aragon par Georges Sadoul*», poètes d'aujourd'hui, Seghers ainsi qu'à Encyclopaedia Universalis, Universalis 1983, pp. 532-534.

7. André BRETON: écrivain français, Tinchebray 1896 – Paris 1966. De 1919 à 1924, Breton devient le chef du groupe surréaliste dont, en 1926, dans «Légitime Défense», il affirme l'irréductible indépendance et dont il se fait le théoricien avec ses deux «Manifestes» (1924-1930). Breton garda sans cesse une faculté critique qui s'exprima notamment dans la mise à jour des dangers du stalinisme (rupture avec le parti communiste en 1935). Son désir de faire naître une poésie de «l'automatisme psychique pur» et de la «toute-puissance du rêve» s'accompagne d'une réflexion permanente sur les conditions idéologiques et esthétiques de l'écriture. Breton apparaît comme la conscience incommode du surréalisme.

8. NOVALIS, de son vrai nom: Friedrich, baron von Hardenberg, poète allemand, Wiederstedt, comté de Mansfeld, 1772 – Weisenfels 1801. Il a fait partie du groupe romantique d'Iéna animé par Friedrich Schlegel et Ludwig Tieck. Inscrivant dans sa vie même tout le tragique de la condition humaine, Novalis est mort à 29 ans, il a tenté d'accéder à un savoir supérieur, la poésie, en réconciliant des antinomies, raison et imagination, réalité et rêve, conscient et inconscient.

Novalis considère le rêve non pas comme une fuite mais comme une source de vérités humaines, il y cherche en outre la réponse à une profonde insatisfaction spirituelle.

Pour de plus amples renseignements, nous renvoyons à Encyclopaedia Universalis, vol. 11, pp. 931-932.

9. Pierre UNIK : poète français 1910-1945 ; il adhéra au surréalisme en 1925 et fut, en 1927, avec Aragon, Breton, Eluard et Péret, un des signataires de la brochure « Au grand jour » marquant l'engagement des surréalistes en faveur de la révolution sociale et d'une activité politique militante. Il signera d'autres tracts comme celui soutenant Charlie Chaplin, collaborera aux revues, entre autres « Variétés » à Bruxelles. En 1932, il suivra Aragon et Sadoul dans leurs activités au service du parti communiste. Prisonnier des Allemands durant la guerre de 1939, il disparaîtra en 1945 après s'être évadé d'un camp de prisonniers en Tchécoslovaquie.

Œuvres : « Le Théâtre des nuits blanches », 1934. « Chant d'exil », 1973.

10. L'engagement politique des surréalistes : pour ce qui est du rapport des surréalistes avec les communistes, nous renvoyons à l'article de l'Encyclopaedia Universalis, vol. 15, pp. 576, ainsi qu'aux ouvrages cités dans la note n°5.

11. Paul CLAUDEL : écrivain français et diplomate, Villeneuve-sur-Fère, Aisne, 1868 – Paris 1955.

La lecture de l'œuvre de Rimbaud en 1886 exerce sur lui une profonde influence ; il retrouve dans la religion catholique une foi qu'il conservera jusqu'à sa mort.

En 1893 commence pour le diplomate la vie de voyageur ; il séjourne à New York, Boston, en Chine, à Prague, Francfort-sur-le-Main, Hambourg, Rome, Tokyo, Washington, Bruxelles... Ce poète planétaire situé au confluent des grandes traditions culturelles de l'humanité a su faire une synthèse originale de ce qu'il avait senti et vécu sur sa terre natale et ailleurs.

12. Le Mont Sainte Odile : Le Mont Sainte Odile et son couvent sont parmi les lieux les plus fréquentés de toute l'Alsace. Le couvent fut fondé à la fin du VII^e siècle par Odile, la fille d'un duc d'Alsace, Étichon ; à sa naissance, celui-ci voulut faire périr l'enfant, aveugle et débile, car il espérait un fils. Sauvée par sa nourrice qui l'emmena dans le Doubs, Odile fut de nouveau en proie à la colère de son père qui voulait la marier de force à un chevalier. Poursuivie par Étichon, Odile n'est sauvée que par miracle : un rocher s'entrouvre pour la laisser passer. Le duc s'avoue vaincu. Il accepte de reconnaître la vocation d'Odile et lui fait don de Hohenbourg où elle installe son couvent.

Le couvent est entouré du « mur païen », témoin énigmatique d'un temps reculé.

13. Le juif errant : l'histoire du juif errant condamné à errer éternellement sans trouver de repos pour

avoir maltraité le Christ marchant au supplice est une des légendes les plus répandues au Moyen Âge et qui a laissé des traces dans toutes les littératures européennes.

Il apparaît sous divers noms : Buttadeo en Italie, Isaac Lakedem dans une plainte flamande, Juan de Espera en Dios en Espagne. Les livres populaires allemands lui donnent le nom d'Hasverus.

Pour de plus amples renseignements sur la figure du juif errant dans la littérature, on pourra aussi consulter l'ouvrage d'Elisabeth Frenzel, « Stoffe der Weltliteratur », Stuttgart, 1976, pp. 15-21 et Laffont-Bompiani, « Dictionnaire des œuvres », T. III, SEDE Paris, 1953, pp. 125-126.

14. Situation linguistique et historique en Alsace : à ce propos nous recommandons plus particulièrement la lecture des ouvrages suivants :

- Eugène Philipps, « *Les luttes linguistiques en Alsace jusqu'en 1945* », Strasbourg, 1975.
- Frédéric Hoffet, « *Psychanalyse de l'Alsace* », Colmar, 1973.
- Émile Baas, « *Situation de l'Alsace* », Colmar, 1973.

15. On pourra se référer aux ouvrages suivants : Philippe Audoin, « *Les surréalistes* », Seuil, 1973 et Gérard de Cortanze « *Le surréalisme* », MA Éditions, 1985.

16. Concernant l'engagement politique des surréalistes, on trouvera des renseignements dans : Robert Sabatier, « *Histoire de la poésie* », La poésie du XX^e siècle, 2. Révolutions et conquêtes, Paris, 1982 et Philippe Audoin, « *Les surréalistes* », Seuil, 1973. Voir aussi la note n°5.

17. On trouvera dans le manuel de Brigitte Agard, Marie-France Boireau, Xavier Darcos, « *Le XIX^e siècle en littérature* », Hachette, un texte de Novalis extrait des « Hymnes à la nuit » et traduit par G. Bianquis, pp. 34-35.

BIBLIOGRAPHIE

A. Œuvres de Maxime Alexandre

Poésie

- Zeichen am Horizont*. Paris 1924 (16 Prosa- und freie Versgedichte).
Mes respects. H.C 1931.
Le Corsage. Éditions Surréalistes, José Corti 1931.
Le Mal de Nuit. Corrèa 1935.
Sujet à l'amour. G.L.M. 1937.
La loi mortelle. Editions Sagesse 1939.
Naissance d'Aphrodite. Éditions Les Iles-de Lérins, 1941.
Les yeux pour pleurer. Le Sagittaire 1945.
Durst und Quelle. Bodensee-Verlag 1952.
La Peau et les Os. N.R.F./Gallimard 1956.
L'Enfant de la Terre. Illustré par Jean Arp, P.A. B. 1965.
L'Oiseau de papier. Illustré de Jean Arp, Rougerie, Mortemart 1972.
Circonstances de la Poésie. Choix de poèmes. Rougerie, Mortemart 1976.
Portrait de l'auteur. Rougerie, Mortemart 1978.
Das Meer sang fern von uns. Henssel Verlag, Berlin, 1984, (Édition bilingue trad. Kay Borowsky).

Prose

- Les Dessesins de la liberté*. 1927.
Secrets. H.C 1932.
Mythologie personnelle. Denoël 1934.
Cassandra de Bourgogne. Corrèa 1939.
Hölderlin le Poète. Robert Laffont 1942.
P.R. (Présumé Révolutionnaire). Le Sagittaire 1945.
L'amour Image. Le Sagittaire 1946.
Sagesse de la Folie. H.C 1952.
Juif catholique. Le Sceptre d'Esther, Les Éditions du Cerf 1965.
Mémoires d'un Surréaliste. La Jeune Parque 1968 (traduit en allemand par Kay Borowsky, « Memoiren eines Surrealisten », Heliopolis, Tübingen, 1987).
Journal. José Corti 1976.

Théâtre

- Le juif errant*. N.R.F./Gallimard 1946.
Le juif errant. Le diable et sa grand-mère, Rougerie, Mortemart, 1979.

Histoire de la littérature

Histoire de la littérature allemande. T. II de l'Encyclopédie de la Pléiade, N.R.F./Gallimard 1957.

Les Romantiques allemands. Collection de la Pléiade, N.R.F./Gallimard 1963.

Histoire de la littérature alsacienne in : Histoire des littératures, T. III de l'Encyclopédie de la Pléiade, 1958.

Traductions

L'Ange et la Rose. Poèmes de Jean Arp, Éditions Morel 1965.

Hölderlin le Voyant. Collection „Passeport“, Minard 1968 ;

Hölderlin le Poète, Laiffont 1942.

«*Höre Israël*» de Paul Claudel, trad. M. Alexandre, Bodenseeeverlag, 1952.

B. Littérature critique

Le cinquantenaire du surréalisme, Maxime Alexandre vu par ses amis, H. Fagne, Bruxelles, 1975. 95 pages.

Finck Adrien. «*La poésie d'expression allemande en Alsace depuis 1945*» in: *Recherches Germaniques*, Strasbourg, n°6, 1976, pp. 215-218.

Goettelmann Marie-Odile. «*La poésie de Maxime Alexandre*», Mémoire de Maîtrise, Lettres, Strasbourg II, 1976, 94 ff.

Alexandre Sylvia Esther, «*L'itinéraire spirituel de Maxime Alexandre de 1939 à 1945*», Mémoire de Maîtrise, Strasbourg II, 1979, 90 pages.

Finck Adrien. «*Das deutschsprachige Werk M. Alexandres*» in: *Recherches Germaniques*, Strasbourg, 1980, pp. 225-238.

Felden Michel. «*Le théâtre de M. Alexandre*», Mémoire de Maîtrise, Lettres modernes, Strasbourg II, 1982.

Alexandre Sylvia Esther. «*L'itinéraire spirituel de Maxime Alexandre, 1899-1976*», Thèse de 3^e cycle, Strasbourg II, 1985, 338 pages.

Bach Bernard. «*La littérature d'expression allemande en Alsace de 1945 à 1980*», Thèse de doctorat, Strasbourg II, 1986, 635 pages.

Bach Bernard. «*Maxime Alexandre oder die Verzweiflung*» in: «*Land un Sproch*»; Les Cahiers du bilinguisme, Strasbourg, n°87, juin 1988.

SOMMAIRE

Introduction	5
I. Certes, pour un écrivain né en Alsace	7
II. Rencontre avec le surréalisme	11
III. L'errance	34
En guise de conclusion: Elégie de Wolfisheim	50
Pistes de recherche	55
Notes	59
Bibliographie	61